



Dépôt légal en Suisse.

Numéro ISBN: 978-2-9700557-6-1

Illustration de la couverture: Olivier Blandenier

Toute reproduction totale ou partielle d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment à des fins autres que l'usage personnel est totalement illicite.

**LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE**

Case potsla 894

1400 YVERDON-LES-BAINS — SUISSE — [www.escarboucle.ch](http://www.escarboucle.ch)

# **Travailleur social en manque**

L'association littéraire de l'Arc jurassien présente :

Du même auteur aux Editions de l'Escarboucle

*Caravane humaine*, roman initiatique dans le Rouergue  
*Quentin la Broussaille*, Cévennes de mon cœur, roman Provençal,  
hommage à la pierre sèche

*Trait de plume*, prose

*Un vent d'ailleurs*, roman philosophique

*Lettre à un ami analphabète*, étude, témoignage, recherche sur  
l'être adulte handicapé, l'éducateur, les classes dirigeantes : Prix  
regards 2007

*Vadronille, pensées et lendemains*, discours littéraire

*L'alcool, entre illusion et réalité*, étude, témoignage et recherche sur  
l'alcoolisme

*La Planète Bleue*, considérations sur le salut d'un petit homme  
(balade littéraire)

*Des mots et des hommes*, prose

*L'Odysée Cosmique des Fous*, essai

*Accroché aux ailes d'un ange*, balade littéraire sur le Doubs

*Dis-moi mon P'pa, c'est quoi l'homme ?* balade littéraire depuis une  
oliveraie en Provence

*Projets de vie*, essai

*Le fils de l'aube*, balade littéraire en Cornouailles

*La vie est un être*, livre d'art, pensées et photos

*Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent*, balade littéraire  
sur un marché de Provence

*Ondes et reflets*, confessions d'un auteur à ses lecteurs  
*Le temps Vivaldi*, ballade littéraire au pays des quatre saisons  
*Travailleur social en manque*, sciences humaines  
*Sonate pour un rêve envolé*, ballade littéraire entre la poésie et un  
autre monde

Ces ouvrages sont présentés au [www.escarboucle.ch](http://www.escarboucle.ch)



**Bocampe**

# **Travailleur social en manque**

**Avec la contribution de Serge Dubois,  
Olivier Grand et Jean-Claude Hucher**



**LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE**





... Je dédie la suite de « Lettre à un ami analphabète », « Travailleur social en manque », à mon frère Balthazar, roi des analphabètes et au travailleur social qui passe un bout de route dans son royaume...

*L'auteur*



## Critique - Une œuvre Bocampe : L'intuition de l'intime universel

À l'endroit d'un commencement, il s'avère toujours un combat. Il s'agit d'un combat intérieur, primordial, aussi vieux et même davantage que celui dont nous parlent toutes les légendes du monde. Mais ce combat pacifique, qui n'en est pas moins âpre, concerne à la fois le début et la fin, la boucle des recommencements d'où il faudrait sortir l'être ; en dépasser l'oubli et ses psychés.

C'est donc d'abord à travers l'art et la poésie, leurs tremblements médiumniques, que l'homme sera toujours poussé par une impérieuse et profonde nécessité de parler de cette toute intuitive détermination qui l'anime à vouloir regagner, depuis la connaissance, les multiples tracés d'un chemin qui dessine l'enfance d'un univers concevable.

L'artiste, qu'on le veuille ou non, est une sorte de prophète mais qui n'annonce jamais le chaos, même si parfois, ne nous y trompons pas, il nous entretient du sien et de celui qui l'entoure ; *les ruines* résultant de nos faiblesses. C'est sa propre dissémination - *je nous* en terre ou dans l'azur – qu'il nous propose, et c'est aussi là qu'il échoue provisoirement, parfois dans la grâce ou la disgrâce, rarement dans l'extase.

Consentirions-nous, chantent les voleurs de feu, à évincer le seul pouvoir des mots d'ordre productivistes, à faire sauter le vernis narcissique que recouvrent les codes de nos fictions sociales, et la labiale oméga ne serait plus l'effet d'un songe. Or, sans que nous le voulions vraiment, de notre suffisance – ses logomachies –, d'écoulent encore trop d'inconséquences qui, partout ou presque, polluent ou dénigrent paradoxalement notre besoin vital d'harmonie, de partage, et qui de leurs hoquets monstrueux influent tant sur l'Histoire. Cela relève évidemment de ce que nous aurons manqué de vaincre dans les combats précédents. À la lumière de cet effort de disparition auquel nous invite la poésie, on se doute pourquoi : Nous progressons.

Si la perspective humaniste tracée par les écrits de Bocampe – puisque de mon point de vue, il est important de ne pas présenter une telle démarche émancipatrice comme s'il s'agissait d'un simple exutoire littéraire –, ne participe ni ne procède d'une réflexion purement philosophique ou anthropologique, elle s'inscrit néanmoins pleinement dans le champ de cette progression, puisqu'elle témoigne ardemment de cette volonté de dépassement des oppositions.

En évitant (un peu) l'ornière de la question du but et donc des fins (précisément pour ce que ces dernières recèlent

d'infinis antagonismes), d'une destinée humaine, l'œuvre de ce non-conformiste choisit délibérément de se camper dans la réalité immédiate de l'action et des comportements dans ce qu'ils sont étroitement liés à notre capacité de ressentir ou non, du mystère et du sensible, ce qui nous attache, tous autant que nous sommes, au sens universel.

C'est donc bien vers l'ambitieux projet d'être, que tend l'irrépressible désir de Bocampe.

Être de vie avec les autres. Dans les émanations, la réalisation de l'être.

Chez Bocampe, tout passe en fait par l'intime universel.

N'ergote, ni ne pinaille. Pas de pavane ni de faux-semblants, il va du simple au simple, non de façon simpliste, mais en transposant le principe d'une complexité redoutable (la conscience), tant redouté par les promoteurs du «peut-être», à l'amour et à ses gestes ; dans le ressenti et la prodigalité de sa pratique.

Qu'à l'enseignement de l'homme par le cosmos (la connaissance), ait pu succéder en retour le mépris des entreprises humaines visant à l'asservissement de l'espèce, jusqu'à même son avilissement (thèse alimentant l'idée d'un paradis perdu et la peur du progrès dont auront largement fait les choux gras des générations entières de prêtres et autres conservateurs dominants), est une assertion sans fondement qu'ironise à sa façon l'auteur de *La Planète Bleue*, quand ce n'est pas s'en dégageant dans un rire qui ne juge pas autant qu'il jure et ne laisse place à aucun malentendu : Pas de poétique ésotérique ou métaphysique à deux balles que sous-tendrait une économie de

l'occulte et de l'inquiétude, mais le simple objet de la joie ; la prosodie du monde.

Agir ici et maintenant, dans les inflorescences du cœur et de l'esprit.

On a donc vite fait de comprendre que derrière la façade, certes, un peu moraliste de la fable et autres récits ou considérations, la nostalgie du passé, tout comme l'espoir benêt d'un avenir radieux n'y délimiteront pas trop le champ d'action de l'œuvre.

A la lecture de *Quentin la Broussaille*, du *Monologue d'un citoyen du XXI<sup>ème</sup> siècle* ou de *L'Alcool*, on voit bien, me semble-t-il, que les limites sont ailleurs. Elles voisinent avec les bords gazeux d'un cosmos de conscience où l'amour, c'est-à-dire la vie, s'applique à répandre sa puissance bienfaitrice, même si parfois, il est vrai, le poète s'y découvre un peu nostalgiquement pataud, évoquant «*la conscience presque éteinte de homme moderne*» ; maladresse(s) que sauve néanmoins toute la charge de sincérité bienveillante qui y est contenue et qu'un artisan éprouve pour sa matière première ; la tendresse.

Tout ce qui nous incline à aimer Bocampe, est précisément là, cristallisé dans la spontanéité et la tendresse, dans cette part de douce folie qu'il ne renie pas et même en revendique les effets d'enthousiasme, tant dans l'énonciation que dans l'action.

Bocampe est vrai. Même si pour certains cela peut paraître gênant. Il mène son combat d'homme parce qu'il a commencé ou recommencé subjectivement, mais non sans quelque

autodérision, de parler de sa quête spirituelle qui fut indissociable de l'apprentissage puis de l'exercice du difficile « *métier d'homme* ».

Désormais défait de l'influence de ses chimères casse-gueule, c'est d'une ressouvenance tellurique et cosmique qu'émane son chant de pierres et de fleurs.

Tendue vers le tactile et l'émotion, la langue de Bocampe est vivante parce que nous l'entendons et la reconnaissons. C'est qu'elle fut aussi la nôtre ; ancrée à la terre. Je veux dire qu'elle est également celle que nous avons probablement abandonnée à la terre par oubli, non par négligence, mais par sottise.

Et parce que tout y germe prodigieusement, c'est à la terre, au chant résurgent des pierres et de l'eau, qu'il nous faudra bien sùr revenir.

Voilà le toupet de Bocampe, sa subversion : L'intention pratique de sa langue. Une langue d'instinct, pleine et solaire, mue sans concession par une âme de berger, de paysan conteur.

Et l'audace de cette âme, c'est de montrer l'élan qu'elle sait impulser au corps qui l'accepte, pour que l'être soit comme le beau visage d'un mur en pierres sèches, en prise totale avec le sens qui l'entoure, couronné par le sens ; dans une solide et mutuelle compréhension.

Régis Nivelles



## Introduction

« Quand tu cries dans le désert,  
personne n’entend mais quelle  
importance, dans la foule tu te  
tais ! »

Claude Kraif

Vingt ans de travail sonnent à travers ce métier des relations humaines où je me suis donné corps et âme comme tant de mes confrères. Toujours en forme me voilà en train d’écrire cet ouvrage : « Travailleur social en manque ». <sup>1</sup> Sûrement encore à la recherche d’esprit ! Nul doute, vous l’avez déjà compris, ce n’est pas un livre d’érudit des hautes écoles que voilà.

Je retrouve là sans doute tout l’élan d’une quête et à la longue, avec Olivier Grand, secrétaire général adjoint d’« AvenirSocial » et Serge Dubois, secrétaire du Sivt, le syndicat

des travailleurs et travailleuses de Vevey, ainsi que Jean-Claude Hucher, le directeur de l'École sociale de Lausanne, nous espérons en extraire un geste d'âme et vous l'offrir en partage que seule l'expérience pourra donner.

Après avoir écouté ce qui me tient à cœur, l'avoir partagé avec quelques rares oreilles tendues vers la même espérance et évalué les diverses interrogations qui n'ont fait que justifier mes réflexions, je me suis risqué à quelques résonances d'ensemble. Ma priorité sera de réfléchir sur la vie à l'intérieur des structures, sur nos pauvretés mais aussi nos faiblesses car des hommes ainsi qu'une vie sociale, sombrent corps et biens. Savoir faire la part des choses quand nous vivons une époque de l'histoire si fragmentée est chose délicate, c'est un bien pénible sacrifice.

Qu'avons-nous vraiment recueilli de tous nos détours ? Il n'est plus possible d'attribuer la seule responsabilité à une politique qui déferle sur nos institutions et ce, malgré la maladresse de sa technocratie. Quand au préjudice de ses inclinations, les nouvelles normes n'incitent pas de dynamisme à notre vie sociale ni n'en suggèrent aucun potentiel en devenir. Leur usage fragmente majoritairement une mentalité de travailleurs avisés. Je vous rassure, il est justement l'heure de se réveiller pour prendre des initiatives car notre sort n'est pas scellé à une archiduchesse de papier.

Toutefois, il ne sert à rien de diluer notre part de responsabilité à l'intérieur d'un dessein universel qui avalerait toutes nos paresse avec un attachement si profond à ce que nous faisons. Nous sommes les auteurs de nos dénis qui donnent sens et raison au seul visage de notre condition humaine. Trop souvent, nous octroyons une forme justifiée à nos manques pour ensuite affirmer qu'ils sont un corps étranger à l'organisme social. Nos insuffisances atteignent ensuite l'état

d'ombres surnaturelles, et difficile de s'en débarrasser, car elles mutent normales et peu de temps après, normées, sans souci des réalités du monde. Ainsi nous prenons la pathologie d'un monde extérieur sans même nous en être rendu compte.

La conscience est la voix de l'âme, disait si justement Rousseau. Il est aisé de constater que de nos jours, la voix souffreteuse du travailleur parle seule, comme captive de structures tombées en disgrâce du trône social. Si nous ne rêvons plus d'un mieux-être ensemble, cessons de fantasmer un monde en parfaite harmonie avec nos carences mentales que nous avons illustrées de la plus belle des façons. La vie n'est-elle plus aussi réelle que les contes ?

Au toucher des difficultés, trois aspects m'apparaissent couler de source : la contagion politico-économique, la complexité de la nature humaine et la responsabilité du travailleur. Je me pencherai particulièrement sur les deux derniers aspects pour tenter de nous transporter au milieu de ces abîmes qui enflent et nous séparent les uns les autres.

Au passage, je rappelle que si les subventions coulaient à flots avec une comédie économique à nos trousses, les problèmes existentiels ne seraient pas résolus pour autant. Les grands diseurs de Phébus et les grands faiseurs du soustraire sont en dehors alors que la vie de chaque matin vient du dedans, elle donne voix à l'intimité et au travailleur qui se doit de la rendre vivante. Cela peut redresser la balance.

En effet, sans la conscience, sans l'acte libre, rien ne peut deviner le sens de l'instant et celui des lendemains. La vie ne sera plus regardée comme un ensemble qui nous unifie dans l'esprit mais comme des sections qui se renforcent dans la servitude et le contentement. Chacun y cherchera sa petite paix mais il ne la

trouvera pas, tout simplement parce que l'équilibre se trouve dans un partenariat sans cesse en construction. Il n'y a pas de place au fragment d'analyse et à l'analyseur fragmenté dans la géographie de la conscience.

Pourtant, à la racine de la vie sociale, il y a surtout l'homme. Nous le retrouvons partout, dans la sève, le tronc, les feuilles, les fruits, et l'on voudrait nous faire croire que lorsque nous regardons un arbre, il n'y en a plus, mais du papier-scie à la place.

Pour le travailleur social, c'est à l'intérieur des structures de l'arbre qu'il peut stimuler et créer de la vie. A partir de ses enracinements, puis dans le tronc, dans les branches et dans les bourgeons. Le prix de cet honneur est la condition de notre liberté, celle dont nous sommes responsables.

Quant aux normes napoléoniennes, ça y est, elles sont en campagne. Les audits veillent au grain et aux uniformes. Les sous-systèmes sont en pleine bataille. La résultante des pressions et des chocs que nous avons subis est insérée dans des normes. Elle est désormais prisonnière de ses mécaniques d'effets, ceux-ci se normalisant à leur tour sans conversation.

Cependant, à quoi sert-il de se plaindre des plissements et des failles du système politique si l'on devient pareils à des marins qui disparaissent en mer. Les forces du Renouveau Social ne tiennent pas à la jeunesse d'une vague qui disparaît ne laissant aucun rouleau derrière elle. En essayant de parler de vie sociale, nous voyons bien que nous avons tendance à tirer la couverture de notre côté alors que d'autres meurent de froid.

Mon vécu fera foi et mes propos essayeront de décrire au mieux cette dispensation de la lumière et des ombres à l'intérieur du cadre du travail. Ceci afin de nous arrêter ensemble sur ce phénomène de fragmentation qui touche tant de travailleurs

dans leur attitude, celle du respect de soi et du respect des autres.

Comme l'espace ne manque point pour parler de ce si grand sujet, trois chapitres seront entièrement consacrés à des partenaires invités à s'exprimer sur le thème du « Travailleur social en manque ».

**Note au lecteur :** tout au long de ce livre, il sera toujours question de personnes porteuses de leur blessure existentielle, de personnes adultes qui se croient normales et qui parlent si facilement d'anormalité. Quant à la monstrueuse appellation de « Handicapé mental » vouée à disparaître de la scène sociale et de notre mentalité, je l'ai remplacée par « être différent. » Chacun est concerné par le genre humain, même si c'est par le plus grand déni que l'homme peut avoir de lui-même. De plus en plus, dans un futur proche, il ne sera plus question de handicap, de pathologies particulières ou de tiroirs, mais d'homme debout. Nous ne pourrons plus raisonner selon ce monde de fous et comme nous l'avons fait jusqu'à présent.

En ce qui concerne nos classes dirigeantes, même si leur jurisprudence s'enrobe de chiffres qui ne sont pas en relation avec notre réalité sociale, il serait incorrect d'attribuer tous nos malheurs institutionnels et de leur catapulter ainsi la responsabilité de tout ce qui va mal. Nous avons contribué à ce qu'il en soit ainsi par un sommeil sans message.

Voilà, des réalités sont sous nos yeux, le temps n'est plus venu d'émettre des théories mais de retrouver un partenariat possible et issu d'actes de conscience. Pour l'entreprendre, il nous

faut tout d'abord être au clair sur nos commodités, sur notre façon de savoir tout faire et de nos habitudes de penser face à la bise.

Brisons nos carapaces, de bonne grâce, je vous prie, mais ensemble.

... Crr, crr, crrr, crr, crr, crrrrcrrr....

J'entends déjà des grincements.

<sup>1</sup> Travailleur social : constructeur d'homme ou passeur de lumière, qu'importe, le travailleur social devrait avoir un seul souci majeur dans son métier de tous les jours : celui du devenir de l'homme, quel qu'il soit, et celui de la société où il imprime ses pas.

## Chapitre I

### Au cœur de tout homme, un handicap

« De cette vie je n'ai appris  
qu'une chose, j'ai appris à aimer ;  
et je ne vous souhaite qu'une  
chose : savoir aimer. »  
Aragon, « J'abats mon jeu ».

Du mental à la raison

**D**ans le milieu de l'éducation spécialisée, il m'arrive parfois d'entendre des travailleurs sociaux faire de la rhétorique à

propos du « handicap mental », comme si le terme et le sens du « handicap » ne suffisaient pas pour emprisonner davantage un homme dans ce qu'il n'est pas et ne sera jamais. C'est une immense impertinence que de prétendre que l'esprit serait handicapé selon ces travailleurs de l'exacitude. Allons donc, quel coup de langue et quel coup de gravure ! Les mots s'écriraient sans voyelles d'après eux et les phrases sans verbes. Ne serait-ce point condamner l'homme dans son histoire de vie que d'affirmer de telles aberrations. La notion de choix n'a pas effleuré leur réflexion. Qui peut affirmer que l'homme ne naît pas libre de ses choix dans les aventures humaines. Mental veut dire qui se fait dans l'esprit, sans expression orale ou écrite. Ce mot vient du *bas lat. mentalis, de mens, mentis* « esprit ». Il va de soi que refuser de voir les choses est aussi une facilité qui ne retient aucun engagement.

En ce qui concerne l'esprit, aucune théorie d'école ne sera à l'ordre du jour. Nous allons improviser avec la vie qui vient et le vécu de l'instant. Rien d'organisé ici, rien de préparé là-bas, vive la vie que revoilà ! Dans l'exercice de ce métier de travailleur social, il arrive que des couches d'étroitesse soient rajoutées tous azimuts pour épater une galerie avec des données de style plus intelligentes que le monde des idées. Avec naïveté pousse l'ignorance et avec méchanceté elle croît. A la dernière mode thérapeutique, chacun veut subtilement défendre sa chapelle et en oublie la merveilleuse cathédrale qui les enveloppe tous.

Véracités misérables du passé, quand je pense que les plus grands philosophes grecs ont regardé l'esclavage comme une institution nécessaire et naturelle. D'après ces penseurs, certains hommes étaient esclaves de naissance et de nature. Selon Aristote, tous les barbares, c'est-à-dire les non-Grecs étaient nés pour la servitude. Esclave-né ! Autrefois, certains affirmaient que l'esclave n'avait pas d'âme. Aujourd'hui, de quoi s'agit-il ? J'aimerais rappeler

que l'époque grecque est finie il y a belle lurette. Toutefois, un grand nombre d'hommes vit encore avec un état de conscience, une forme de vie qui vient du passé et qui influe sur sa mentalité.

Évoluer c'est aussi quitter le passé, sinon il n'y a plus de place au langage de l'avenir. Il serait grand temps d'arrêter d'enseigner à nos enfants dans les écoles toutes ces énormités. C'est la pire des mutilations à mon sens que de rester dans les griffes du passé et vivre à moitié dévoré. L'influence d'une époque de l'histoire avec ses vérités chevillées au corps, ses Césariniens comme guides et sa mentalité du combientième seraient-ils toujours d'actualité.

Que d'ancrage et de sauvegarde autour du « handicap », mais au service de qui et de quoi au juste. Les premiers blessés de cette érivrière intellectuelle sont les « êtres différents » ou les « clients », selon la nouvelle appellation de nos législateurs. Que d'imagination chez ces légistes, c'est élégant, « client », avec un mélange de pitié et d'hôtellerie, ne trouvez-vous pas. J'espère qu'un jour il y aura des poètes et des joueurs de mandoline au pays des législateurs.

« Compagnon de route », « être différent », font tout aussi bien l'affaire. Ce terme est au moins au centre d'une réalité de milliards de gens. Ce type de contrat social n'a pas la langue musicale et résonne comme au temps des cités antiques. D'autant plus, lorsque les « êtres différents » apprennent en lisant les articles de presse qu'on les désigne comme : « handicapés mentaux ». Pourquoi pas « mammifères des profondeurs sans collier » après tout. Qui de nous ne s'offusque pas d'une telle appellation faite à un homme ? Certaines rubriques jettent alors la consternation, quand celle-ci se répand dans les cœurs, c'est déjà trop tard.

Toute une partie de la population lit la presse d'influence et de cette idée, pense à son tour que les « êtres différents »

sont vraiment des « handicapés mentaux ». Ces propos sont en première instance prononcés par des travailleurs sociaux et des responsables incapables de sortir du commun troupeau. Ils transmettent de telles définitions aux journalistes, et comme des créatures bien nées, ils sont persuadés de dire une vérité pleine d'indulgence. De la sorte, les journaux moutonniers et gratuits assurent ainsi le façonnage des mentalités. Ce n'est pas par hasard que je commence *ex abrupto* ce livre par ce chapitre « au cœur de tout homme un handicap », car il me semble que prédomine la disparité des éléments d'un tout. « L'être différent » souffre trop de ces étiquettes légendaires qui s'attachent à lui avant même qu'il ne naisse.

Nous pouvons ajouter à tant d'ironie que le normal et l'anormal sont très discutables et très disputés, surtout quand il s'agit d'ouvrir des caisses à billets que les citoyens remplissent pour répondre aux besoins des établissements sociaux.

Par une disposition d'esprit qui nous est inconnu, si une personne dans son parcours doit passer par une modification pathologique, et que pour mener à bien son projet de vie, pour comprendre quelque chose d'elle-même, pour permettre des changements, elle ait besoin de projets sociaux, de lieux de vie socioculturels, etc... peut-on dès lors affirmer que cet être n'est pas normal, que c'est un « client » ? Je ne le pense pas. Les « êtres différents » assainissent la société, la vie culturelle et spirituelle grâce à des vertus d'âme qui ne sont pas raisonnables par l'intellectualisme.

N'y a-t-il pas autant de points de vue qu'il y a d'étoiles ? Voyez-vous, de ces merveilleuses terres vaudoises où je marque mes pas, je vais dire ce que je perçois le plus librement du monde, d'autant plus que cette nuit, un ciel limpide de décembre m'inspire. Je le laisse entrer en moi. Ça clignote, ça brille, ça file, ça fuse, ça

parle, ça unifie, et ça dit deux choses : la première est aperception : conscience spontanée.

Et la seconde est Metanoia :

« Acte de transcender la clôture mentale jusqu'à permettre le changement de conscience ouvrant sur l'aperception se situant au-delà de l'intellection, avec pour résultat, de nouvelles stratégies pour gérer le futur. Il s'agit de concepts innovants et de nouvelles manières de considérer les choses, proposées à l'entendement de personnes **ne rentrant pas dans le cadre du standard universitaire contemporain** par lequel on se suffit d'amplifier et d'enrichir des acquis ne servant bientôt plus que les valeurs marchandes d'une certaine mondialisation. »

Jean Alphonse

Bien qu'un peu vif ces temps, le contrat social relie tous les hommes entre eux et du côté de la terre, aucun chef-d'oeuvre de l'individualité ne peut devenir un absolu sans remise en question et remise d'évolution. Je m'y emploie. Comment peut-on qualifier d'anormal tout ce qui n'est pas habituel, régulier et conforme à la majorité comme si ce n'était pas un présent des Dieux. Si nous observons attentivement les structures mises en place et toutes les professions qui gravitent autour des dits « handicaps », des « faiblesses humaines », des dépendances, des personnes nécessitant un accompagnement rapproché plein d'amour, nous voyons alors des milliers d'hommes qui se réalisent et qui trouvent un sens profond à leur existence. Vu d'en haut ce sont des étoiles qui brillent sur Terre. Je convie les législateurs à monter quelques marches dans la voûte céleste.

Remarquons que depuis ces dernières années, de multiples thérapies d'art ont vu le jour, avec de nouvelles considérations sur

la pathologie, l'homme et ses besoins. Nous pouvons tourner le concept de la normalité de bien des côtés et découvrir à chaque réflexion, quelque chose de nouveau en nous-mêmes et sur ce que nous croyons être « le normal et l'anormal ». Mais prenons-nous vraiment le temps de penser lors des réunions de travail qui structurent les jours, les semaines, les mois et les années de notre calendrier maternel ? Un bilan existentiel, si raboteux qu'il soit, est indispensable.

Sommes-nous au juste service des structures ou sommes-nous devenus esclaves de celles-ci, de telle façon, qu'il n'y ait plus de partage sur le contenu de la vie ou si peu ? L'horizon nous alignerait-il comme des points fixes sur une droite détachée d'un ensemble. Pourquoi avons-nous perdu notre curiosité, celle d'aller voir derrière le bris de l'horizon ? Où est passé l'élan d'une pensée commune en vue de plus de maturité de l'individu et que devient toute l'image du monde ? Tout est muet.

Il va de soi que le DSM IV<sup>(1)</sup> définit des symptômes du comportement afin que les professionnels puissent faire des diagnostics, indiquer des pistes de traitements et des conseils de tous ordres, à commencer par ceux à prodiguer à la famille. Cela va de soi. Ce n'est point ce protocole que je remets en cause, au contraire. Il est important d'agir selon les classifications des symptômes mis en lumière par le corps médical, dans la mesure où cela peut déboucher sur de nouveaux sentiments de l'homme.

Depuis lors, tandis que la vie se poursuit avec la course du soleil, l'oppressive étiquette du « Handicap mental » donne une autorité sans dispense à ceux qui sont persuadés de la véracité de tels concepts. Je sais, ces mots puissants sont encore imprégnés par le réflexe d'une mentalité indéboulonnable. Malgré cela, et quels que soient les symptômes diagnostiqués, en terme d'amour, de vie

et d'inconnu, la vie illustre l'homme et pas un label scientifique. Comment avoir négligé que les dissonances font partie intégrante de l'harmonie qui nous entoure ? si nous l'avons oublié, c'est que nous véhiculons en nous quelque chose d'étriqué, de contraint et de disharmonieux.

Encore resterait-il à savoir pourquoi étant donné que l'homme ne sait pas ce qu'est l'homme, il s'arroge des droits d'observance à la limite même de ses connaissances : « Si je veux, Dieu veut ». Il est si facile de se complaire ensuite de sa dite intelligence et de s'enivrer de ses longs baisers. La pensée morte est cependant pareille à des étrons de chien, et c'est un cas d'espèce bien connu, on finit tôt ou tard par y marcher dessus et je peux vous assurer que cela ne porte pas bonheur. Quand nous parlons de l'homme, il est difficile de rester à l'étroit et de circonscrire son comportement dans une élégance de la morale qui finalement le met en boîte. Mais pour l'homme moderne, le meilleur moyen de se situer afin de ne pas craindre la différence, n'est-il pas d'en devenir un et de parcourir le chemin menant à lui.

L'« être différent », mais différent de qui et de quoi, la postérité ne fera au ciel de part à personne. Voilà toute notre histoire humaine...

Des troubles fonctionnels, organiques, psychologiques en attestent, cet homme est différent. Soit ! Retard mental, confusion de la pensée, de la logique, de la parole, trouble bipolaire, du sommeil, de l'humeur, de la personnalité, du contrôle des impulsions, et encore ! La liste est longue... Soit !

Les forces du cœur sont-elles au rendez-vous ? Présentes. Et la Tendresse ? Présente. Et la joie ? Encore présente. Spontanéité ? Pareil. Intelligence du cœur ? Oui présente et prodigieusement naturelle jusqu'à l'infini... Il y a quelque chose au fond du cœur

qui s'appelle : amour. Cela peut s'oublier un temps mais c'est une évidence qui revient toujours à l'ordre du jour, même si cela n'est pas dans la devise.

Trop souvent ce qui est périphérique à « l'être différent » est dépecé, déféqué dans des catalogues de pathologies et des cours de psychopathologie. Malgré cela, je ne vois guère de livre parler du noyau, de ce dedans de l'homme, de ses forces d'amour, de ses projets de vie et de l'intelligence du cœur. Pourquoi ? L'héritage traditionnel des concepts d'anormalités en tous genres influence encore tant d'écoles en exploration. Des scientifiques faiblets hantent ces hautes écoles qui deviennent si hautes que nous ne voyons plus leur tête. Malheureusement, la teneur et la portée de tels mots fantômes sont encore présentes et à l'oeuvre aujourd'hui dans des discours sans conviction.

Je vois là, déjà, un travail énorme à faire, celui de nous libérer des définitions d'archevêque. Que de coups de grâce donnés sous des airs de savoirs aimables et vainqueurs de toreros, qui en réalité ne sont que des tombeaux à viandes mortes. La vie se meurt, pour la retrouver, quels sont les projets à venir qui lancent en avant le corps des partenaires sociaux. Le surplace tire en arrière tandis que le monde des nouvelles idées attend nos actes pensés, ceux d'aller vivement à leur rencontre.

Du passé ne naît décidément plus rien de bon, si ce n'est la répétition des schémas conflictuels qui entretiennent le « cancer du moi » dans une roue sociale en mal d'elle-même. Ce « moi » conduit à un sentiment de solitude inexplicquée et au désespoir de ne pas saisir son appartenance. La solitude sans l'humanité, qu'est-ce vraiment ? Un nous-mêmes qui ne peut plus le devenir, qui monte sur les épaules du plus faible, le fait tomber à terre puis s'écrie : tu as besoin de moi. Au sol, on lui colle encore des ceillères. Tu seras ceci et cela. Tu vaudras tant et tant, au suivant.

... Aux armes de la conscience artisans d'un nouveau monde... !

Il n'est plus permis de s'exprimer ainsi, croyant avoir la carte la plus forte et de faire l'éloge : celui-ci est un handicapé et là, un alcoolique, un trisomique 103 et celui-là encore, un toxico, un « commorbide », tandis que celui-ci est un étranger.

Les notions d'être, de différence, d'existence, doivent remonter sur les planches et faire entendre leurs voix par la volonté des acteurs sociaux. Leurs valeurs fondamentales devraient s'orienter vers l'homme sans tomber sous la raison d'une instrumentalisation des technosciences.

La blessure existentielle n'est ni une marchandise ni une monnaie qui suit le cours de la bourse mondiale mais le moteur même de l'évolution. Au fond, l'homme est toujours l'homme, et si différent, si énigmatique soit-il, il s'agira toujours de nous, « les soi-disant bien portants » dans la relation d'aide, ne l'oublions pas. Regardons-nous d'un peu plus près, sans régime alimentaire, du semblable au semblable.

N'est-ce point là que doivent être ramenées la politique, l'économie, les essences thérapeutiques ainsi que les multiples prises en charge de notre vie sociale ?... à l'homme debout, à son génie, à une image saine de notre humanité que nous devons sans cesse aller chercher au fond de nous-mêmes.

<sup>1</sup> DSM IV : dictionnaire des pathologies.

## « L'être différent »

Ciel ! Nul résonance de vérité lorsque j'entends dire que les handicapés coûtent cher à l'Etat. Je me fais des cheveux blancs. Je saute au plafond jusqu'aux nuées, les frôle, puis rebondis de « survolonté ». C'est un fait incontestable, la pauvreté de l'âme et la misère culturelle sont mises à l'écart puis marginalisées par des chirurgiens de l'intellectualisme. Où est donc passé notre sens critique, les idées fausses sont comme les rumeurs et les drames, de véritables cancers de la vie sociale qui profitent malheureusement à des personnes en mal d'elles-mêmes. La répugnance s'y attache. Certains s'y arrêtent, propagent et évoquent une honte au bien-dire en l'honneur de dieux économiques cruels.

L'armée, la vente et la fabrication d'armes valent à elles seules des millions de fois plus cher. Et que dire encore des salaires des manitous d'entreprises et de tous ceux qui achètent le travail de l'homme après lui avoir conféré une valeur d'objet pour le revendre le triple ou le quadruple ailleurs.

Parfois, nous voyons des annonces de presse telles que : *notre pays a encore fait des milliards de bénéfices de et de ...* Bravo, mais le résultat le plus remarquable de la réussite est de refléter de la transparence et de l'amour au peuple. Un amour qui sourit à tout le monde, une transparence qui réunit tout ce beau monde.

Une question surgit avec majesté : quelle place d'homme debout pour les « êtres différents » dans notre contexte social et quels moyens nous donnons-nous pour les intégrer respectueusement sur les quais illustres de notre condition humaine ?

Cette question a été semée il y a fort longtemps et elle restera à l'ordre du jour pour des siècles, en raison de la part sacrée de l'homme en ce bas monde. La considération pour ces « êtres différents » est un appel de l'homme pour l'homme debout. L'argent n'entre pas en ligne de compte dans cette question, mais plutôt la valeur spirituelle de l'homme.

L'histoire de nos œuvres intérieures est une quête d'intentions en marche vers un avenir qui va au-delà des arguments juridiques et des documents statiques. C'est une question de Travailleur Social sans double fond. Je ne suis pas un homme économiquement viable, paraît-il, cependant, je deviens homme, cela ne vaut-il pas tout son pesant d'or. Comprendons-nous bien ou comprenons-nous jamais. Entre deux naîtra un silence qui nous en dira long... Il nous faudra l'entendre et que l'on sache pourquoi.

L'intelligence n'est pas une imposture politique qui dévisage une partie du peuple comme des benêts et selon la répartition d'un tel et d'un tel dans la gamme sociale. Toi, tu seras le do, et toi, un fa, tandis que sur vous s'abattent des crapauds, ce sera si dièse.

Cette question existentielle nous interpelle et ce n'est pas seulement une théorie, il est de notre devoir de l'aborder, de la voir grandir en toute dignité et quelles que soient les écrans opaques à transpercer. La Terre contient une vie qui nous porte aux creux de nos rêves. C'est une question de grandeur d'homme pas de bienvenue dans un tiroir bancaire.

Evidemment, le fléau « performance » voudrait couvrir cela avec son grand roman d'aventures, avec le déploiement de sa logique farouche et du constat des ombres. C'est que, la performance a ses prouesses, elle a amené le stress et la souffrance individualisée. Elle a appauvri la mentalité, objectivé l'illusion, les déviations et les menteries professionnelles ainsi

que les abonnements plein tarif à la rubrique « arrêt maladie ». En effet, la dépression, les nouvelles maladies de l'âme, les problèmes sociaux émergent à la première atmosphère maligne. Ce qui par ailleurs coûte cher en qualité de prise en charge à l'Etat. L'explication rationnelle s'avère simple, d'autant plus simple qu'une majorité des gens concernés construisent des forteresses mentales pour ne rien voir du tout et pour enfouir l'ordure dans une chimie venue de leur cerveau. C'est à cette majorité là que je m'adresse aujourd'hui et que je défie jusque dans ses parures, ses couennes et ses eaux de toilettes. Hélas ! Il n'est pas rare d'entendre ces mots évocateurs et indéfinissables dans la bouche du travailleur social transformé en perfuseur d'âme : performance, job, tic-tac, jambon, cheval de course, mare aux crocodiles.

Entre nous, plus l'agenda d'un travailleur est plein et plus le travail est bâclé, au cas où certains penseraient l'inverse. L'instinct ne trompe pas, l'homme qui n'a plus le temps est un homme malade. C'est un homme qui ne peut plus apporter ses rameaux à l'arbre fusionnel, il est encore bloqué à un certain stade embryonnaire, ce qui le rend davantage antisocial. Ainsi, tant de rendez-vous font qu'il ne rencontre que lui-même au travers des autres. Il a pris la pathologie haute performance qui l'envahit corps et tête. Désormais, il se croit indispensable au temps qu'il fabrique en utilisant toutes les désignations qui le séparent de ceux qui le font pourtant aussi vivre. Voilà encore un mal de notre époque qui veut s'élever comme un hymne national pour manœuvrer à sa guise : faire croire que le mensonge est une vérité primordiale et que cette vérité livrera à nos enfants la clef des choses.

Mieux encore, comme si cela ne suffisait pas que des normes en provenance de l'industrie codifient la vie sociale, maintenant

c'est au tour des exploits sportifs et du doping intellectuel de venir ronger l'os de l'insuffisance. Quand des systèmes créent des sous-systèmes qui font de même, arrivera alors le fameux jour de la goutte d'eau, celle qui fait déborder le vase. Et surprise car du vase vide émergera le sous-homme. Je veux parler de ce sous-homme qu'il faudra contrer à nouveau par des batailles de la conscience sans modération.

Celui qui aura perdu en lui les facultés de penser fera son apparition soudaine dans le monde politique et juridique avec des solutions pour contrôler l'étendue et la profondeur des vues, prônant ainsi le triomphe du calcul fantôme associé aux relations humaines. Les sans-patrie du ciel comme il me plaît de les surnommer. Ceux-là aussi, il nous faut apprendre à les comprendre et à les percevoir dans leurs actions si nous voulons amener dans leur cœur un peu d'humanité et dans leur conscience de la graine d'arbre. En attendant, ce qui est riche de rassemblement se situe sur d'autres plans que celui de la performance.

« Être différent » a les avantages de l'aventure intérieure qui comme les nuages et la pluie se transforment sans cesse. Il se fait tard, il se fait nuit, la notion d'«être différent» ranime en chacun de nous ce qui s'habitue à l'obscurité depuis trop longtemps. Ce n'est pas une fatalité exaspérée mais un passé à déterrer de son propre passé pour que celui-ci s'envole libre et respecté dans ce que l'homme a de plus ancien en lui-même : sa part itinérante et secrète de vie.

Exister est un acte d'amour grâce auquel chaque porteur d'individualité appelle à l'épanouissement de son être, quelles que soient les vilains préjugés qui rassurent un monde tant endormi. L'« être différent » est toujours porteur de projets de vie capables d'ouvrir n'importe quels verrous, et de ce fait, il n'est jamais seul

dans ses mystères. Quand l'humanité ne veille plus sur lui, elle n'évoque plus le monde, c'est la catastrophe, les harpes des anges ne jouent plus la vie.

Dans un premier temps, nous leur faisons bon accueil et allons à leur rencontre, et chose humaine, il en ressort une histoire de vie. Du point de vue du partage biographique ainsi qu'une écoute attentive, nous sommes tous de plain-pied, interdépendants, responsables du sens de nos relations. C'est bien ainsi que la vie reprend ses droits et nous, notre conscience.

Finalement, par l'étendue de tant d'effets existentiels dans notre vie quotidienne, nous nous biographions en quelque sorte quitte à ce que l'on ne s'en rende même plus compte. Tout cela s'imprime et s'inscrit avec une époque, si aride soit-elle, même en dépit de nos actes de conscience ratés.

Evidemment, cela ne s'écrit pas sur du papier, mais sur des effets de vie que nous devons travailler comme un sens subtil de vivre. N'est-ce point par là que naît le devenir et se révèle à nous l'être dans ses différences... un être en devenir...

## La différence n'appartient à personne

- Eloge de la différence, activité créatrice de la musicale céleste, est-ce vous ?

- Non non, ce n'est que moi sur cette route noble de la pensée et du langage.

- Ouf ! Vous m'avez fait peur...

Un des traits principaux qui caractérisent les « êtres différents » est « la spontanéité d'être », les attitudes généreuses, la tendresse, les gestes d'âme ressources et les forces du cœur qui décoincement un éducateur de tous les diplômés en moins de deux. Comme on dit, ils n'ont pas le caractère arrêté au changement des mœurs. Ne cherchons pas pourquoi avec des concepts qui meurent de faim et au détriment de l'accueil auquel tout homme a droit sur son chemin. En somme, ne s'agit-il pas de chaleur humaine qui sans fourmissement conduit au vrai génie de notre humanité.

« Spontané » vient du *bas lat. spontaneus, de sponte, ablatif de spons, spontis* « volonté libre ». A savoir, rien ne peut tuer la spontanéité, pas même la mort. Ah ! ce cœur d'homme que nous ne voyons et n'entendons pas assez, il exige de nous nos plus grands rêves. Qui voilà ? Oh, ce sont eux, les « êtres différents ». Nous sommes en relation avec une grande famille que nous a confiée la vie.

Et quand elles ne sont pas contraintes, ces forces du cœur offrent au monde de véritables ponts qui permettent à toute personne engagée dans une relation de plain-pied d'accéder à sa roseraie. Je m'y obstine, mais n'est-ce pas là que le travailleur social devrait

se rendre. Les barrages sautent un à un. L'eau circule à nouveau librement. Le cœur de l'homme peut se nourrir et s'inspirer d'un art libérateur, celui forgé par un vrai travail de conscience. Noble cause que de mourir intelligemment à chaque instant qui passe.

Je m'accorde à croire très chers penseurs de lois et de réformes que cette qualité d'âme des « êtres différents » qui ont mis pied à Terre ne peut pas se chiffrer et se codifier comme une marchandise ou par des lois en provenance de l'industrie d'outre-atlantique. Maintes fois, la vie nous a montré que ce qui est bon au-delà des océans ne l'est pas forcément ici. Les nuées ne sont pas restées sourdes, nombreux sont ceux qui seront là pour témoigner sous des couchers de voyelles.

Ah ! Je me souviens de mon arrivée en Suisse, voici vingt ans. Grâce à mes premiers pas à la Fondation Perceval, à St-Prex, j'ai pu suivre avec tout mon cœur l'œuvre de l'un parmi les plus grands centres européens de la Pédagogie Curative. Là-bas, les termes de ressourcement, de recherche, d'amour et d'humanité n'étaient pas de vains mots.

Par tous les enfants qui s'émerveillent, l'intelligence du cœur a fait ses preuves, que cela soit au sein des communautés de l'Arche de Jean Vanier ou de celles du mouvement Camphill qui sillonnent le monde et mille autres encore. Toutes ces actions assurent la relève et méritent le nom de flambeau. Nul doute très chers politiciens, très chers légistes, les « êtres différents » sont des soldats de la paix, tisseurs de relations socioculturelles des plus époustouflantes.

Nos sociétés ont un besoin réel de ces créateurs d'îlots et de leurs dons d'où s'écoulent les sources sociales intarissables. Ne buvez-vous pas vous-mêmes de cette eau chaque jour de vos vies ? Ne s'agit-il pas de l'homme sociable par excellence, d'une façon

toute nouvelle de prendre conscience de ce qui nous est si proche, nous-mêmes. Que dire encore de l'humour qui les habite et qui relativise à point nommé tous nos bobos.

Dans la foulée, cette qualité d'âme devrait à mon avis être mentionnée dans le grand classeur des symptômes du DSM IV comme une manifestation courante dans l'évolution de la personne diagnostiquée « être différent » comme ceci : ces êtres sont, sans distinction aucune, porteurs d'amour et de message d'amour pour notre humanité tout entière...

De concert, l'homme sans projet, sans qualité, n'existe pas. Laissons définitivement tomber cette appellation du « handicap mental » dans un trou noir qui l'absorbera. Du fait de notre présence humaine, une histoire appelée à vivre est en cours avec l'histoire de celui qui passe dans notre rue. Même si c'est une toute petite histoire, une toute petite rue. Elle fait partie d'un Univers qui pense en nous. La vie finit toujours par créer à un moment ou à un autre un lever d'étoiles. Nous trouverons inlassablement à raconter, à écrire, à entendre une histoire d'unité parmi les hommes dans laquelle nous étions à la première loge pour assister au grand spectacle du vivant. Ô que de fois... à toute heure, tout le temps...

Nous faisons partie intégrante d'une affluence d'hommes de toutes les sortes, de toutes les différences et des secrets les plus impénétrables : le genre humain. Aurions-nous vraiment oublié le conte, la vie, ses secrets... Que savons-nous vraiment de l'origine de notre « blessure existentielle » et de ce passage du néant à la vie dont on a vu le jour et verrons la nuit briller. Voilà un bébé étoile, un enfant, un homme, une histoire de vie. Exister, vivre... mourir et devenir.

L'espérance de l'homme debout est à mon sens le fondement et le rythme de tout travail social. C'est bien ce qui se meut, ce qui

est mobile, ce qui prend forme et qui se métamorphose dont il s'agit : d'un être. Il est là. Ce phénomène porté en conscience dans notre travail nous permet d'outrepasser tous les dictionnaires de pathologie du monde. Effectivement, comment considérer ce que nous ignorons de nous-mêmes. Car au fond, qu'apprenons-nous dans les grandes écoles qui initient au métier de Travailleur social et à celui de politicien ?

L'acquisition des connaissances sans une source d'accueil passe directement dans la terre et s'y perd à jamais. D'ailleurs, une fois acquises, toutes ces connaissances à grands flots seront mises à l'épreuve par les torrents, les rivières et les fleuves qui mènent à la mer. N'est-ce point de cette connaissance de soi que nous devenons d'excellents vieillards. Sinon, à quoi bon connaître et voir avec des yeux qui ne sont pas les nôtres.

J'ai beau me dire, ce que nous faisons avec un « être adulte différent », que nous ne faisons pas d'ordinaire avec un être dit normal et que jamais nous ne nous permettrions d'ailleurs d'entreprendre ; je vous prie, arrêtons-nous longuement sur cette question... et demandons-nous véritablement pourquoi nous le faisons ?

## Brise marine et boussole

Une des habitudes crochets est de confondre la maladie avec le handicap, le handicap avec la blessure existentielle et la blessure existentielle avec les apparences. Ce détour nous ramène vers une partie ignorée de nous-mêmes. C'est un classique pour ceux qui ont choisi de travailler dans la relation d'aide. De nos jours où tant d'intelligence se penche à la fenêtre, nous nous émerveillons peu, ah ça oui, nous modifions, nous faisons des rapports sans nous avouer que quelque chose de grand se passe, et de quelle manière !

Si nous observons le comportement extérieur d'une personne appelée « handicapée », « être différent », « marginale », ou encore porteuse de troubles psychiatriques, nous verrons des inaptitudes qui ne permettent pas une intégration sans accompagnement, sans encadrement, sans soins de l'âme. Mais nous verrons toujours le secret d'une expression sur un visage. La différence est si flagrante qu'elle peut être attractive, impassible ou répulsive. La nudité, l'anomalie, l'énigme, le mystère, l'extravagance, l'intrigue, le chaos, l'inconnu, la transparence peuvent être présents sur les épaules d'un seul et même homme.

Mais que reflètent ces dissemblances pour celui qui les observe depuis le duvet de son confort et chez celui qui est en contact relationnel avec ? L'« être différent » extériorise des symptômes et nous réveille d'un seul geste en l'autre, ce à quoi nous ne nous attendions pas : notre continuité et notre transformation d'existence. La connaissance de cet effet de vie dicte une limite exacte de notre ignorance par laquelle nous ressentons un effet de

vie à notre tour. Il y a une bonne raison à cela, nous rencontrons une partie intime et secrète de l'homme : son jardin secret. C'est aussi celle du genre humain et celle de notre humanité actuelle, que chacun représente en tant qu'être individuel.

En ce lieu, les jugements, le savoir et les livres pour bien-pensants ne peuvent pas trouver de points d'ancrage, ce pourquoi toutes les grandes choses seront à la portée de ceux qui auront gardé leur regard d'enfant. Personne n'a un droit d'entrée dans cette familiarité, au risque de jouer au jeu de la vaine ombre et de faire le fossoyeur du passé et des lendemains. Assurément, cet effet-là, n'est ni handicapé ni malade. Il est l'œil de la vie qui nous voit avec plus de vérité.

Qui peut ensuite parler de handicaps ou de pathologies, affirmer et chanter ces notions sous les toits poreux des écoles et tirer sans gêne du baril du savoir intellectuel telle ou telle conclusion suite de l'effet que lui aura fait un « être différent ». La plupart du temps, par un effet de renoncement dont nous ne savons que faire, nous transposons avec excès cet effet de vie dans des définitions, puis nous veillons ensuite à ce qu'elles restent bien en place, immobiles, tandis que l'effet de vie ne cesse d'évoluer, en perpétuelle communion avec tous les parfums de l'âme.

C'est que pour nous, les dits « normaux » naturellement irraisonnables, grands, secs et gros, projetés, intelligents à souhait, cette sphère dont nous ne voyons que l'extérieur ne doit pas nous faire oublier nos cocons et nos masques d'acier. Ce qu'il y a derrière les yeux n'est pas perceptible, mesurable et quantifiable. Toutefois, cela conduit bien quelque part dans le domaine des réalités à venir. Et si c'était le cœur de l'homme, une négation du déterminé ! L'invisible avenant ne peut pas fourrer tout le monde dans le même sac, puisqu'il s'agit de porteur d'individualité, d'un

moi individuel, donc d'unicité résultant d'une intégration de la différence.

Les notions d'amour, d'histoire, d'intimité, d'inconnu, de secret, de frontière, de biographie, d'environnement, de contexte, de culture, de mœurs, de liens de sang, entrent directement en ligne de compte sans que cela soit possible d'en faire des connaissances spéculatives. Vous l'aurez compris, nous sommes en relation avec l'homme, avec son origine, nous parlons de son salut et de sa disparition au-delà des horizons et des étoiles. Le noyau est vivant. Ce qui est désigné « handicap » n'est pas isolé du reste du monde et n'occupe pas de place intermédiaire agencée entre une organisation mentale et physique au bon plaisir de toute une organisation dont l'expression est d'une éclatante incohérence.

Pouvons-nous penser qu'un fruit que nous considérons comme amer n'a pas sa place dans le verger ? J'en doute. Nous intériorisons notre goût conforme à ce qui nous renseigne sur l'amertume de ce fruit. Je veux dire par là que ce noyau qui est à l'origine de notre existence nous révèle la vie dans un corps fait de forme, de sens, de conscience et de liens. Il existe concrètement. Chaque homme porte son histoire en devenir et son noyau d'où naît la différenciation. C'est ce qui nous distingue, ce qui nous unit et ce qui nous sépare dans ce mouvement poétique de l'existence.

Tout cela peut paraître bien loin de nous et pourtant, cela est si proche. Notre blessure existentielle a éclos, solitaire du germe des germes, d'où un contenu a quitté son enveloppe pour prendre son essor et se séparer de la totalité. Cette même blessure est une condition fondamentale à l'individualité, elle n'est ni une tare ni une quelconque déviation qui troublerait l'ordre des choses. La vie nous restitue à elle-même dans l'instant présent.

Ce n'est pas sans douleur. Rappelez-vous, hommes politiques et légistes, éducateurs et thérapeutes de tous les cantons, combien vous avez brailé la douce chaleur de vivre lors de votre apparition dans le monde. D'ailleurs, ne braillez-vous pas encore ?

La vie n'est pas seulement dans les fleurs ou dans les graines ou encore dans les racines, mais dans ce qui permet la croissance du dedans. Chacun de nous peut voir déjà le fil de sa vie et faire sa rétrospective pour comprendre cela.

Chaque homme dit « normal » est porteur de sa « blessure d'exister » qui en chemin en rencontrera mille autres, à travers les fantastiques et surprenantes histoires humaines. Eh l'autre, toi, moi, nous connaissons si bien ce handicap intérieur, secret, invisible, à l'abri des regards, que l'on peut à notre guise cacher. Mais en vain, car tout finit par se savoir dans le « manifeste parental »<sup>(2)</sup>.

Nous tous, lorsque nous définissons telle facette d'un être comme « handicapé de ceci ou de blabla » nous avouons à chaque fois nos ignorances avec un orgueil incroyable de savoir vraiment quelque chose. Messieurs, messieurs, ce n'est qu'une étape, une halte, une rencontre et non une fin qui repose dans la bibliothèque d'une université. De toute façon, l'école et la chaise entre mille yeux ne sont pas la vie.

Ainsi, pareillement en relation avec l'effet que le supposé « être différent » a sur moi, sur vous, nous voyons combien il s'agit de tout autre chose que bien peu de monde ose aborder librement. L'air et le souffle nous enseigneront mieux à ce sujet que toutes les sciences. Et la science du cœur, son accent, ses gestes...

Vraiment, dans ce qui est inscrit exact dans bien des livres de symptomatologies ne se trouve pas la vie dans laquelle l'homme peut se reconnaître homme debout. Les états d'esprit de l'effet ne sont jamais abordés, ne serait-ce qu'une seule fois. Pourtant, c'est précisément là que passe la vie, dans ce qui est le plus inattendu,

pour mieux faire comprendre en fait, qu'elle a été toujours là. Les définitions jouent souvent le rôle de quelconques boussoles, comme des énumérations précises de symptômes, mais toujours dissociables du devenir de l'être à qui on veut les attribuer, Dieu soit loué.

Trois aspects m'apparaissent essentiels : l'être, le devenir et le noyau. Dans quel aspect de la personne classons-nous le handicap ? Dans son être, son devenir ou dans son noyau. Pour le travailleur social, la réponse est claire puisqu'il est en relation avec ces trois aspects de façon permanente en quelque sorte. Ce ne sera nulle part. Le genre humain absorbera tous nos échantillonnages et notre à peu près ou presque. Le travailleur accompagne « l'être différent » dans le cheminement d'une « blessure d'existé » commune, aussi bien l'éducateur que « l'être différent » peuvent s'épanouir dans le contexte social afin de construire leur place d'homme. Tel est le métier du travailleur social : passeur de lumière. Mais nous demandons-nous d'où vient cette lumière, je vous prie ?

Ce dit handicap a totalement disparu du champ décrit par une littérature médicale. En portant mes mains à mon cœur, je vois bien que c'est un handicap construit de toutes pièces et qu'il ne représente pas plus le fait de l'éternité que celui de l'instant.

Nous sommes des êtres de relations, d'ondes et de reflets et ce qui fait le pont, le ponceau, la passerelle, ce n'est ni le handicap ni la maladie, mais la blessure existentielle. De sorte qu'en elle, nous reconnaissons spontanément un sentiment d'appartenance qui est aussi le nôtre. N'est-il pas le propre de chacun en ce bas monde... un noyau dont tous, nous sommes...

<sup>2</sup> : manifeste parental : passage du néant à la vie.

## Le remède est uniquement dans le cœur de l'homme

Parfois, dans certains établissements pour personnes dites « êtres adultes différents », nous pouvons voir de nombreuses thérapies proposées. Chacune d'elles dans la trace de ses exceptions est porteuse d'espérance, selon la tradition et la politique de l'institut. Tout cela se fait en accord avec le consensus collectif. Toutefois, discernons-nous la maladie du dit « handicap », ce qui mange les buts de ce qui les détermine ? Y a-t-il des lointains qui s'éclairent et qui se soignent en définitive, au travers des soins thérapeutiques dans l'organisme social ? La personne choisit-elle sa thérapie parce que tout va mal dans sa vie ?

Voyons par exemple, un tel résident bénéficie de trois thérapies par semaine et d'un réseau de dix personnes. A votre avis, qui est vraiment malade ? Il est parfois nécessaire de ne pas se fier seulement au sens et à la raison d'une règle de vie. Parle-t-on alors de maladie de l'âme et de mal-être, d'un mal qui n'est pas à notre convenance ni encore adapté ? Est-ce ici que nous avons recours aux possibilités de la compensation et quelles seront les suites dans le temps, qui iront au-delà des rapports écrits ? Vous savez, ceux-là même qui finissent dans des tiroirs aux longs crépuscules et aux nuits plus lointaines encore...

Une fois parmi tant d'autres, j'ai passé en revue tout ce que nous établissons autour d'un « être différent », plan de vie, soirée collective, activité, thérapie, travail, repas en commun, week-end, etc, dans une semaine de sept jours. Voilà comment je me suis rendu compte que je n'avais moi-même ni les capacités ni les

ressources pour digérer et assimiler de tels programmes cousus sur les nerfs.

Si nous explorons le cœur des choses avec une intelligente curiosité, nous entrons effectivement dans un monde de maladies et de handicaps, c'est certain, mais plus surprenant encore, quand nous prenons conscience qu'en aucune façon ce ne sont ceux de l'« être différent ». Nous voyons aisément que celui qui se croit hors d'atteinte, convenons-en, y projette son jardinet et plante des choux à côté de celui-ci. Contenons-nous un instant, à merveille, ne serait-ce que pour voir que nous voyons... chacun pourra faire l'expérience concrète et sérieuse de cette exploration en s'y arrêtant « méditativement ». En vérité, nous sommes déjà trop souvent endormis pour sortir de nos dénis empoussiérés, donc, qu'est-ce qui peut être vraiment si urgent, s'il vous plaît ?

J'en viens ainsi à penser que si nous sommes en relation avec une blessure existentielle, ne nous trompons-nous point de traboule puisque cette blessure est partie intégrante de l'être. Il ne s'agit pas de rendre la personne normale, de la faire parler si elle ne parle pas, de la faire entendre si elle n'entend pas, et ensuite de prouver notre gloire sous les hublots de morales sans même se demander une seule fois pourquoi il en a été ainsi pour ces êtres. A ce point, avouons qu'il faut vraiment le faire, d'ailleurs tout le monde laisse faire.

Pour éviter tout endormissement, chacun doit veiller à ce que l'image thérapeutique d'un établissement reflète une image saine de l'humanité, et non pas celle de travailleurs sociaux infirmes eux-mêmes. Quand l'ensemble du personnel ne devient plus ce point qui le centre, celui-ci ne peut plus à son tour devenir le cercle, en conséquence de quoi, la vie ne circule plus ni dans la circonférence ni au-delà.

En y regardant de plus près, j'ai pu remarquer en cette même occasion, que plus il y avait de thérapies autour d'une personne majeure et moins la communauté de vie et de travail était thérapeutique. Serait-ce le fait que lorsque les valeurs et le bon sens sont comme la source délaissée, nous nous réfugions instinctivement dans la réserve thérapeutique. Je crains que nous ne retrouvions là, tous les débats pareils à ce que furent en astronomie les controverses sur le géocentrisme. Et l'homme dans tout cela ? Nous ne pouvons pas le réduire à un handicap et encore moins à un fonctionnement qui recentre des jours et des nuits comme émanant d'aucun big bang.

En ce qui me concerne, pour un « être différent » adulte, la considération d'un homme pour un autre homme est personnellement la meilleure thérapie que j'ai pu voir à l'oeuvre durant mes vingt années de travail. Sans oublier que cela agit sur « l'être différent », sur soi et sur l'entourage dans un premier temps. C'est l'effet qui devient alors thérapeutique. Un effet de vie qui n'est pas isolé du reste de l'ensemble, un effet de paix, de force et de joie, partagé jusque dans ce génie de l'humanité.

Vraiment, le remède n'est pas toujours ce que l'on croit qu'il est, d'autant plus que nous le portons en nous de façon dynamique, dans le fait que la vie commence en nous, à chaque instant...

## De la froideur des solutions

Parmi les moissons, je voudrais dire encore que plus nous ficelons la vie du dehors et plus il y a des souffrances au-dedans. C'est un phénomène si évident et si proche de nous, que nous persistons à jouer le rôle de la botteleuse sous les pommiers de l'institut. Etrange mentalité de se persuader intelligent alors que demeure un maître-sot en tête. En effet, des problèmes de toutes sortes qui ne sont pas dans l'agenda font leur apparition dans le cours de l'année, et à mille endroits différents d'une structure sociale. Pif ! Paf ! Pif paf ! Bien compté, cela en fait trois, dont une giroflée à cinq feuilles. Certains de ces embarras sont indispensables pour nous faire grandir et pratiquer les devoirs de la morale. Par contre, d'autres, font partie d'un schéma conflictuel qui récidive avec un rythme à dépouiller parfois l'homme de sa substance.

A cet endroit, il est aisé d'en discerner quelques-uns sur la place publique comme, le licenciement abusif, l'appel urgent au médiateur, au superviseur, l'éventaire de critiques calomnieuses sur un travailleur lors de réunions organisées en codépendance. Sans omettre la rumeur consentie et mille autres nuisances qui assombrissent la mentalité d'un personnel qui a oublié que son établissement avait une mission.

Quand bien même des solutions accourent au galop en tenue de camouflage et donnent l'illusion de guérir les aveugles et les paralytiques, elles n'effleurent à aucun moment les phénomènes de la souffrance et ceux des ouvriers de plaies. Voilà comment dans un établissement, à force de répéter ce qui dégénère et à force

d'inventer des maux, s'enfantent des enchaînements imbéciles. Je n'ai pas peur de le dire, la mentalité des travailleurs sociaux s'handicape en profondeur et n'arrive plus à vivre parmi les « êtres différents », sans les exigences d'êtres des marais qu'elle-même a engendrés.

Voyons un autre exemple pour une tout autre sottise. Voyons, un homme politique chargé d'un secteur ou d'un département à gérer, s'il pense à l'aboutissement d'un phénomène et non aux processus qui conduisent l'homme au changement, que fera-t-il si ce n'est intellectualiser et régler le problème social avec des concepts fleurant bon les solutions. Pour faire vivre le résultat et la performance, le compteur des dettes sera à zéro. Soit ! Toutefois, il n'y a aucun goût de vie. A la place, nous avons des spectres, des lois, de l'intellection, des monologues, des chiffres, des législations, des sanctions, des modifications, des renforcements, qui font croire grandement qu'il s'est passé quelque chose, effectivement.

Tout processus ne passant pas par là où la vie circule, ne représente ni amélioration, ni aucun progrès, contrairement à ce que l'on voudrait nous faire croire avec grand talent. Evidemment, les avis divergent si nous prenons un politicien, un législateur ou un « triangulateur ». Mais, pour parachever leurs entreprises, tous ces gens ne devraient-ils pas aller faire des stages de vie justement où les problèmes existent, de sorte que leurs pensées puissent s'identifier à un contenu réel qui alors les préoccuperait infiniment.

J'ai longtemps observé ce phénomène de poudre aux yeux qui fait artifice sans renouveler personne. Nous avons des hommes, des questions, des difficultés, des panneaux, des paillasons et des solutions séduisantes qui trompent tout le monde. Enfin, « les compteurs sont au niveau de la mer Morte » se dit le sauveur économe des deniers publics, qu'importe le reste. Les normes nous

indiqueront une route à suivre, un profit de l'étude où tout est fléché depuis les bureaux des législateurs. Rendez-vous compte, même un Chinois qui débarque de Paris ne peut plus se perdre.

C'est une réalité qui se veut cohérente, tout l'indique si bien que personne ne comprend plus rien. D'autres clament : « Il est compétent le politicien ». Ah ! Mission accomplie, les contraires sont brassés pour un laps de temps dans les souterrains prévus à cet effet et ils serviront à feindre la réalité. Le glissement perfide de l'intellect s'en tiendra désormais à la morale économique et à un mal universel.

L'arbre avec ses ramifications est scié pour en faire du bois de cheminée qui ne chaufferait même pas un fantôme de l'Etat. En attendant, l'homme continue de s'isoler dans son contexte compartimentant âme et conscience dans des abstractions qui prendront effets de vie. La question humaine ne se résout pas par l'ambition des résultats, mais bien par une prise de conscience. Ce n'est ni la même chose, ni le même travail. Ensuite, des années plus tard, resurgit ce qui a été dissimulé, la facture s'annonce, elle nous parle des dégâts faits et de ceux qui sont en cours. La vie sociale redevient une crêpe sautée et un jeu politique à la mode Chandelier. Les élections arrivent, tandis que chacun crie au parti en l'honneur de ses idées. Conclusion, un autre politicien reprendra le bâton des affaires jusqu'aux prochaines votations.

C'est ainsi pour le moment, mais nous vivons ensemble, et seul les vrais problèmes sont un moteur à notre évolution, sinon ce ne sont pas des problèmes. A nous de discerner ce que nous pouvons extraire de bénéfique de cette situation grotesque. Depuis tous temps les aboutissements empêchent, divisent, égarent et stoppent l'évolution, en fabriquant des effets d'existence qui ne tirent pas leur origine de « l'existé ».

Généralement, ce sont des personnes occupant des postes à responsabilités qui sont génératrices de finitudes pour leurs semblables. Ces mêmes individus ne sont pas sur le terrain des louanges. C'est le trait commun des sauveurs : ils se rendent indispensables pour que l'on se sente redevable, ils nous manipuleront, jusqu'au jour où les hommes auront besoin de retrouver une colonne vertébrale.

Devant les ordinateurs, de longs nez échafaudent de solutions qui tournent le dos à l'art social. C'est ce que j'appelle l'assistantat qui conduit bien des travailleurs dans des situations où ils se privent de penser. Les solutions sous leurs apparences bienfaitrices ne cherchent plus des hommes mais des directives. Nous passons sur un problème de respiration sociale résolu par la tête alors que celui-ci se situe dans une sphère toujours en mouvement.

Mais un milieu, même décentré, reste un milieu de vie. Plus nous remontons haut dans une hiérarchie plus nous pouvons observer ce phénomène de fragmentation qui sévit à plusieurs niveaux de responsabilité. Mais tout cela ne sauve personne, pas même les chiffres. Il est vrai qu'en attendant, malgré un apparent fonctionnement, bien des structures s'enlisent dans des abysses, jusqu'à la prochaine grande crue qui fera tout remonter à la surface.

Nous pouvons voir sous d'autres registres, dans des instituts, l'exemple d'« êtres différents » en crise dans leur parcours biographique avoir recours à de puissants médicaments. Personne ne se pose plus la question de savoir de quoi est porteuse cette crise et ce qu'elle peut mettre en lumière. La plupart du temps, l'aspect biographique d'un « être différent », n'est guère pris en compte car il doit aller bien, quel que soit

le domaine restreint. C'est une nécessité du système cancer et j'avoue que la question des médicaments n'est pas un sujet facile.

Cependant, dès qu'un tel va mal, c'est souvent la panique à bord. Accourt alors un surprotectionnisme organisationnel. L'urgence fabriquée aveugle la raison et intensifie la prise de contrôle. Les solutions vont pleuvoir et reproduire à leurs tours des solutions rapides. Puis-je savoir pourquoi un tel n'a pas le droit d'avoir une crise biographique et la possibilité de la vivre comme tout un chacun, dans la mesure où cela ne représente nul danger pour lui-même ni pour les autres. Crise nous vient du grec *krisis* « décision ; phase aigue d'une maladie ».

C'est pour un « être différent » qu'une équipe décidera ce qui est le mieux selon la mentalité qui vit dans le lieu de travail. Evidemment, personne ne veut voir les inquiétudes invisibles. Peut-être les structures des horaires ne le permettent-elles pas non plus ! Généralement, les résultats formatés sont là pour veiller à ce que ne se manifeste pas la crise. S'agit-il de ce fameux « handicap mental » que nous retrouvons encore encollé à une mentalité qui n'est plus en mesure d'en démordre ?

Cela juste pour dire que nous retrouvons maintes fois un handicap essentiel de la personne dite normale qui est celui de finaliser ce qui est en devenir pour de multiples raisons. Encore une fois, tout ce que nous faisons autour d'un « être différent », que nous ne ferions en aucune manière avec un être dit normal, nécessite une immédiate prise de conscience.

Certes, les choses ne sont pas si simples, mais elles n'excusent personne. Résultat, ce qui a été caché pour un temps de ce que la vie voulait libérer de son passé est déjà en préparation pour le prochain rendez-vous avec la biographie. Sans compter

que le « guérisseur blessé », donc le travailleur social, deviendra inévitablement malade à son tour.

Les crises et les problèmes ont un caractère essentiel dans l'hygiène mentale d'une société, d'un établissement, d'un lieu de vie, d'une individualité. C'est même une règle fondamentale pour que la vie circule comme une note de musique sur une partition. Pourquoi avons-nous peur de ces phénomènes de crise puisqu'ils rassemblent les hommes dans ce qu'ils ont de plus profond et de plus ancien en eux. Je me hâte de rajouter que nous ne sommes jamais aussi proches les uns des autres que lorsque nous partageons nos crises de vie. Ce partage ne s'appelle-t-il pas la compassion ?

« Cette île est à moi », affirme la mentalité

Inspiré par un ancien du syndicat qui me dit un jour : « Bocampe, nous allons travailler pour telle action dans le but de mettre en lumière tels égarements de nos législateurs » est ainsi née spontanément l'idée d'écrire ce livre :

« Travailleur social en manque ».

En effet, que se passe-t-il du côté du travailleur social, de son ombre charmante et de ses gracieux entretiens ? Existe-t-il un travail commun à l'intérieur même du tronc institutionnel qui réponde au principe de la recherche et de la réflexion ? Quant à la sève de l'arbre, si la fatigue et l'ennui ne lui sont pas épargnés, à quel endroit s'est-elle arrêtée de circuler ?

Qu'entendons-nous par logique d'ensemble qui se résume si souvent à ceci : c'est la faute du canton, des restrictions, de l'économie. Une nouvelle résignation a pris corps et convenance, se montrant plus jalouse que le réel. Imaginons chers lecteurs, que l'Etat et toute sa garde conservent ses subventions inquiètes. Il faudrait quand même faire le travail, tout comme Frère Pestalozzi l'a fait au-delà du champ de l'assistanat matériel. Nous aurions à faire avec une volonté d'un tout autre ordre que celle qui tient l'homme en résidence dans sa propriété intellectuelle.

Nous serions dans le devoir de tracer tous ensemble un chemin avec l'« être différent », ceci serait l'expérience fondamentale de notre évolution avec celle de notre société. Malgré l'influence d'une époque qui nous fait plier les genoux, demandons-nous si les établissements sociaux n'ont pas mission de suggérer un dialogue aux classes dirigeantes, ayant pour mot

d'ordre les véritables besoins dans l'éducation des enfants et l'accompagnement des adultes.

Tout cela, grâce aux exécutants de terrain qui peuvent donner des conseils, des approches, des choix réfléchis et en tirer un bienfait fondé. Lorsque ces mêmes exécutants sont des milliers réunis autour de principes qui ont fait leurs preuves, l'histoire nous montre qu'ils sont toujours entendus. L'histoire leur donne raison.

L'économie sans fraternité n'est de toute façon pas porteuse de vie, de paix ou d'union. Elle reconfigure la condition des chiffres sur les axes des souffrances humaines. Ces souffrances tournent dans l'organisation sociale où commencent malheureusement à apparaître de plus en plus des visages humains sans yeux, sans joues et sans bouche et j'avoue que c'est inquiétant de voir des processus qui prétendent penser l'individualité humaine sans sa présence.

Nous savons depuis toujours qu'à la cour des comptes, la spécialité est de retirer les prestations sociales aux plus démunis. La mentalité économique prend à ceux qui n'ont pas grand-chose pour apaiser des calculs qui gonflent la majorité des bien-portants et de leurs amusements. Rien n'a changé depuis que l'argent a donné valeur et besoin aux hommes, si ce ne sont les formes. De nos jours, empressés que nous sommes d'ouvrir les portes, cela se fait par le vote et par voie diplomatique, dans la règle des règles, avec toutes les politesses et les excuses à bien plaire. Si les hommes politiques sont autant dans le brouillard que nos institutions, nous comprenons davantage ce monde parallèle d'influences et de reflets.

La vraie vie ne peut être chantée par un tout petit coq perché sur un clocher hiérarchique qui le désigne isolé de la réalité. Que peut devenir un volatile « coqueriquant » à l'aube

sans impulsion, il ne ferait que « coqueriquer » sur ce qu'il advient trois fois des causes et des effets. De plus, un coquelet, cela ne pond pas d'œufs. Pour se départir de toute cette basse-cour, le Renouveau Social a besoin d'artisans d'un nouveau monde qui ne veulent pas s'opposer, mais composer. Les « êtres différents » ont répondu présents à l'appel, et nous autres, travailleurs, que faisons-nous ? Ne manquons-nous pas d'amitié, d'espace de relation et par extension, de courage et de substance intérieure sur lesquels nous pourrions prendre appui et élan.

Les classes dirigeantes sont pourtant un partenaire à part entière qui pourrait nous donner les moyens d'un mieux-être au lieu de règles autocratiques. L'ossature du système a besoin de notre calcium, celui de nos consciences, avec ses disciplines et ses mœurs. L'esprit a besoin d'un bon squelette, vous l'aurez compris tout autant du reste que le politicien en mal de son temps.

## Au milieu coule un passé de l'homme

Je ne crains pas de le dire : avec quels outils de conscience les travailleurs se rassemblent-ils autour de leur métier et des « êtres différents » ? L'ordinateur et la réunion organisationnelle, cela paraît maigre, même plus, anorexique. Malgré la présence boulimique de la « structure cancer », organiser la vie en comptant la mort n'est pas créatif. Remarquons ce phénomène paranormal : plus il y a de réunions et moins les gens sont ensemble, surprenant d'illusionnisme et de réalité ? non ? Quel magicien servons-nous ?

Un problème de fond me saute aux yeux, celui d'une mentalité ancrée dans un fonctionnement et agissant dans le domaine des interférences. Image vivante de certains aspects du moment, les équipes éducatives subissent la pathologie de ce qu'elles fabriquent en réunion et voilà que la colonne vertébrale de l'institut branle. Nous voyons alors apparaître autour des « êtres différents » toutes sortes de problèmes relationnels et des dysfonctionnements conformes à la passivité de la vie intérieure. A faire pleurer les orchidées et les angelots.

Hélas ! quand la pensée ne réunit plus les travailleurs, la fatalité se charge alors de les diviser et ensuite de les isoler. C'est ce qui s'appelle la lutte contre soi-même, l'effet destructeur des jeux de rôles mettra en évidence le combat avec ce que l'homme a en lui de plus bas, et croyez-moi, ce ne sont pas ses souliers. Ainsi, ces jeux de rôle deviennent une nourriture hebdomadaire ou mensuelle, et chacun y trouve sa part de victime/sauveur/persécuteur qui épate la galerie des ensommeillés.

La bête se dévore elle-même, à la fois esclave et affamée. Malheureusement, cela se passe souvent au travers de personnes qui n'ont pas la capacité de devenir responsables. Ils astiquent la brillante image de l'homme sous des masques de perversion mentale. Voici qu'ils polluent et sabotent les structures qui devraient être principalement au service d'un ensemble. Le cancer social révèle une fois de plus une mentalité inadaptée à son époque et à ce qu'elle devrait faire. Cela s'accroche, ongles rongés et cerveaux de Sodome déliés de l'occiput, jusqu'à la griffure de l'intellect.

Mentalité veut dire : « qualité de ce qui est mental », de mental : esprit. Vous voyez, nous rejoignons une question de fond qui nous accompagnera tout au long de cet ouvrage. Si nous voulons nous passer de cette notion fondamentale, demandons-nous, je vous prie, avec quoi agissons-nous.

En parlant de mentalité, je pense à ces habitudes de fonctionner, ces inébranlables certitudes qui informent et commandent l'entendement d'une collectivité, d'un canton, d'un lieu de vie et de travail, d'une micro-structure. Il est nécessaire de procéder à une totale remise en question en ce qui concerne les progrès encore à faire dans le domaine de la vie sociale. J'en parlerai plus loin, calmement, si possible, en amont de nos manques...

## Le sens de la vie dans le sens de la vie des autres

Si simple qu'elle puisse se faire entendre dans nos pensées, cette phrase que voici nous révèle bien des énigmes : nous trouvons le sens de notre vie dans le sens de la vie des autres. Tout ce qui gravite autour des « êtres différents » dans notre société trouve une raison d'être et de vivre. Il n'en est pas de plus bel exemple que nous-mêmes. Cependant, une réflexion commune s'impose : n'est-ce point ma relation avec tel ou tel type de blessure existentielle qui donne du sens à ma vie en tant qu'homme et travailleur social.

Tout un réseau d'effets de vie se tisse dans la trame sociale. C'est précisément à la structuration du sens de ma vie quotidienne et de ma découverte professionnelle que se trouvent des souffrances que je peux partager avec d'autres individualités. J'entre et je suis en relation avec la différence. La notion d' « être différent » a réveillé en moi ce qui s'habitue à l'ombre, et a mis en lumière un appel simple et authentique : celui d'exister avec plus d'amour et de conscience.

Travailler dans la relation d'aide signifie quelque chose. Approfondissons, allons à l'origine des phénomènes et du signifié comme signe de reconnaissance auprès des « êtres différents ». Cela est en soi un acte thérapeutique pour l'être adulte venant de tous les bords, de toutes les cannes, de tous les bâtons et de tous les gourdins. C'est un noyau de vie plus grand que l'individu lui-même, un noyau où il n'y a ni handicapés ni normaux, mais des êtres et des hommes en devenir, main dans la main, dans ce que la nature humaine a de plus généreux : l'amour.

## Grainetier social

« Travailleur social » ne sera jamais un « job » comme je l'entends dire par certaines personnes de la profession. « Job » ! Pourquoi pas Vocéro ! Corrida ! Pampéro ! Pépita ! C'est à la mode de ne plus avoir de la considération pour le travail et d'en faire avec tant de perspicacité une perception intellectuelle sans rapport avec le « corps social ». Voilà comment des mots sans âme vivent dans certaines mentalités d'hommes qui ont tiré un rideau de poussière entre eux et leur réalité. Du coup, je pense à la langue française et comprends aussitôt pourquoi quand l'homme perd la richesse de sa langue, il dessèche sa vie intérieure, jusqu'à ne plus intéresser l'« être de la vie ».

La notion du travail est liée à la personne en tant qu'être, à sa continuité, à ce qu'elle est et à ce qu'elle devient. De nos jours où une grille horaire représente la valeur du travail d'une personne, le travailleur social ne peut plus dépasser les limites de ce qu'il doit faire pour cause de contraintes organisationnelles. Hélas ! Cela va à contre-courant du cheminement de la vie intérieure. Tant que l'expérience du dépassement ne peut pas être faite, vous l'aurez compris, nous ne rendons que ce qui est dû, entraînant ainsi le principe de l'escalier roulant. Ciao !

Que dire encore de ce mot qui n'a rien à faire dans nos lieux de vie et de travail : « performance ».

Vocation, passeur de lumière, métier d'homme, ces mots ont effectivement une autre teneur et une autre portée que « job ». Quels sont nos modèles de références, Pestalozzi, le portable ou la fiche de paye...

En littérature, le mot sociable veut dire : qui favorise les relations sociales (en parlant d'un milieu). Là où il y a milieu, il n'y a pas de solutions mais des processus toujours en impulsion. Quant à la vocation, elle est liée à un appel et non à des concours de circonstances contrariés dans des écoles à bien plaie.

Je sais que ce sont des mots nobles qui n'ont guère de valeur dans notre réalité du moment mais ce sera bien à travers eux que se fera le retour à l'évidence car bientôt nous ne pourrons plus pousser un projet en dehors du cadre sans que celui-ci nous tombe sur les pieds.

Voyez-vous, nous pouvons fabriquer tous les dénis pour fuir aujourd'hui et demain, l'avenir est déjà à nos portes.

Voilà les toc ! toc ! toc ! pour tous autant que nous sommes... Qui ira ouvrir et rendre des comptes qui sont les nôtres bien entendu, si ce n'est nous-mêmes. Il ne sera plus permis de faire la sourde oreille et d'affirmer : « Je n'y étais pas, je ne suis pas responsable, j'avais rendez-vous... »

Voici une confidence : j'ai pu intégrer au cours de ma pratique que le métier de « travailleur social » est pareil aux vitraux des cathédrales. A ce sujet, frère éducateur, allons-nous empêcher la lumière de pénétrer le vaisseau et assister inerte au requiem du travailleur social ? Faire l'homme sans le construire... je ne crois pas à la valeur de cette démarche.

## Gravitation et constellation

Qui gravite autour de qui ? Nous avons d'emblée l'image d'un système humain qui apparaît dans les légions d'histoires humaines. A l'origine, un noyau, ensuite « un être qui réveille », un soleil, des projets de vie, une blessure existentielle qui questionne des classes dirigeantes et interroge des législateurs qui la sondent. Ceux-ci feront des normes juridiques, sociales, et statueront, d'autres quantifieront et alloueront une prise en charge à force d'abstractions adaptées et de bulletins de constatation. Viendront alors des écoles, des institutions, des fondations, des foyers, des lieux de vie et de travail, mais aussi des travailleurs, des docteurs, des psychiatres, des thérapeutes, des éducateurs, des familles, des hommes et des liens de sang.

Il y a les lois de la gravitation universelle qu'avait pressenties Kepler et que Newton a formulées. Mais à les en croire, il y a aussi la gravitation des relations humaines avec des forces d'attraction, de répulsion et des distances à respecter, à comprendre, à transformer et à aimer. La nature obéit aux lois, quant aux hommes, ils sont mis à l'épreuve de ce qu'ils sèment dans le futur.

Que de personnes apparentes autour d'un « être différent ». N'est-ce point aussi un être qui prend vie à son tour et dont nous sommes responsables afin de le transmettre aux bonnes mains des générations nouvelles.

A savoir si ce beau monde brille comme les étoiles, c'est une autre paire de manches mais pas une impossibilité.





## Chapitre II

### **Balade dans le tronc institutionnel, non par la route des psaumes mais par le chemin des crêtes**

« L'éducateur spécialisé est un professionnel de l'action sociale dont le rôle est de favoriser le développement de l'autonomie et l'intégration sociale des personnes dont il s'occupe. Ceci par des techniques et des méthodes éducatives adaptées, ainsi que des connaissances approfondies en sciences humaines. Il intervient là où il y a rupture avec la société. Il travaille dans des institutions accueillant des populations de tous âges souffrant de handicaps

divers, mais aussi, avec la crise économique, dans des lieux informels auprès de personnes et de groupes que leur mauvaise situation a marginalisés. Ce travailleur social cherche à favoriser le développement de ces personnes et à faciliter leur resocialisation. »

Paul Weber, ancien directeur de l'Institut D'Etude Sociales de Genève

## Les responsables

- D**ouaniers, peut-on percer à jour les raisons de nos insuffisances et y remédier ?
- Oui...
  - Voici mon passeport : une cathédrale d'images et de faits à déclarer.
  - Passez jeune homme...

Responsable, voilà un mot de derrière les fagots. Assurons-nous que ce ne soit pas une compensation à l'ennui. Balthazar, une allumette s'il te plaît ! Regardons avec soin et comprenons ensemble la déesse Nature hors des couvents. Que comprendre si ce n'est mourir et devenir... Pour commencer, ne sommes-nous pas tous coresponsables sur la planète bleue habitée d'hommes. On a beau en être un à l'élan vertical, nul n'atteint seul de l'altitude parce qu'il y a toujours la main d'un petit frère à prendre. Ce n'est pas un rêve, chacun de nous est le guide de quelqu'un, un bout de l'histoire de l'autre et de ce qu'elle nous inspire. Nous assumons chacun à notre manière la responsabilité de ce que nous tenons pour vrai à l'instant qui passe, or, ces mêmes vérités sont tamisées au quotidien rectificateur de nos certitudes.

Hélas ! Il est vrai que nous sommes là dans un perpétuel renouvellement de notre responsabilité. Parfois l'impossible se réalise, d'autres fois, tout ce qui est à portée de main nous échappe par paralysie intellectuelle. Nous touchons ainsi de près au mystère du plein jour de notre vie, et que l'on ne s'imagine pas que ce sont les diplômes bien droits et de splendides cahiers des charges qui ouvriront les routes vers d'invisibles Himalayas. Il est courant de partir d'un bout de papier pour en rechercher d'autres. Mais cela aide-t-il à la responsabilisation de l'individu ? Un diplôme ne résiste pas à une toute petite allumette. Nous voilà devant ce mot responsable qui nous vient du latin, *responsus*, *p.p.* de *respondere* « se porter garant » : répondre.

Une des premières choses dont devra répondre un responsable le front dégarni, c'est de lui-même : de sa propre pierre de construction.

Comment devient-on responsable dans un établissement et quelles sont les véritables motivations de ceux qui professent dans des postes hiérarchiques ? Ne serait-il pas à propos d'entendre ces

questions en dehors des examens traditionnels du cinquième acte de l'avoir et du faire. Comme on doit s'y attendre, la mission de l'institut doit être une aide et un indice pour la vérification des faits. J'insiste sur cette première étape, car lorsque celle-ci est bâclée, cela engendre des dégâts de tous genres que nous aurons peine à vouloir reconnaître par la suite. Ce n'est plus un rêve.

Nous ne partons pas en quête de responsabilité sociale en laissant la porte grande ouverte à ce que l'on doit régler avec soi-même. Il est toujours sain que des professionnels vérifient ce qui se passe à la tête d'un fonctionnement. Cela évite bien des déboires et des coups d'assommoir aux établissements sociaux.

Il est clair que personne ne peut faire la flèche sur son clocher d'église sans que personne ne l'entende tourniquer et ne se rende compte un jour, qu'il y a là-haut, somme toute, un sérieux problème. Quand il y a incompetence à ce niveau, cela veut dire qu'il y a des codépendances de tous ordres, donc des périls accrus.

Je crains que les travailleurs et les classes dirigeantes ne tiennent pas compte de ces signes annonciateurs, sûrement pour de mauvaises raisons d'organisation ou par un manque de lucidité. Seulement voilà, un jour fatal, des dossiers sont dans leurs mains ou dans celles des médias. Comme on le sait, l'évidence, quand elle saute aux yeux influe souvent dans son immédiateté. C'est-à-dire qu'une omerta mentale se joint aux peurs des individus avec tous les ingrédients de la fausseté.

Ne rejoignons-nous pas là aussi un problème de mentalité ou plutôt un phénomène de récurrence comportementale au sujet des personnes ressources d'un lieu de vie. Il y a une source tarie inhérente au passé de l'établissement. Tout cela nous montre que désormais, nous devrions prendre les choses plus au sérieux en ce qui concerne la responsabilité. Quant aux hommes désignés

responsables d'un institut, l'usage social sera la seule réponse adéquate à ce qu'ils véhiculent. C'est pour cela qu'ils seront évalués dans leur capacité à rassembler leur personnel dans l'évolution d'un ensemble.

## Compère et copinage

Ce qu'il convient de relever à ce niveau de fonctions, c'est que là où se pratique le copinage, tout l'établissement social en subira les tristes conséquences. Et qui pourra démêler ? A ce stade, le chemin de la connaissance de soi est pulvérisé dans des vertèbres qui ne s'emboîtent plus les unes aux autres. Base fondamentale de notre métier, la codépendance empêche de faire correctement ses tâches à cause de perceptions faussées et de modifications du réel que cela engendre. La base d'un système ne se situe pas au sommet d'un clocher, mais dans ses fondations, précisément là où les « êtres différents » et les travailleurs sociaux bondissent de cimes en cimes.

Une fois de plus, il nous faut retourner en montagne et revenir à l'essence même de la grandeur humaine. Les états de conscience, de vie et de forme agissent singulièrement sous forme d'intentions. Bien des édifices vacillent à cause de responsables qui ne répondent pas au Renouveau Social, et de cela résulte à chaque fois un personnel en rivalité. La mécanique du schéma conflictuel montre combien ce sont toujours les mêmes types d'individus qui ne se montrent pas à la hauteur. Parfois, en quinze ans, vous en voyez défiler trois ici, deux là dans tel secteur, quelquefois plus. Tout dépend de la densité du conflit dans l'institution, de la « consanguinité psychique » et de son vent de folie. En fin de compte, plus on descend avec l'ascenseur, plus on trouve à chaque palier des responsables avec exactement les mêmes questions de fond. La figure de l'amour « meurt et devient » est toujours présente...

Un responsable fragile dans sa structure psychique en place dans une hiérarchie aura besoin de visages et de suppôts qui prêteront leurs noms à sa fatalité. Il cherchera l'imitation, le reflet, les alliances, soit par la nomination de copains, de personnes incapables de penser ou de moutons béats. Ainsi se présente le tissu chaotique. Les personnes choisies ne manqueront pas à l'appel pour avoir un peu de carrière et de reconnaissance en tant qu'organe isolé. Nous sommes là dans les enchaînements dramatiques qui s'insèrent dans les vallons ombreux du bâtiment social. Les compétences n'entrent pas en ligne de compte. Thème classique des guindés : s'ajuster dans le fonctionnement d'une corruption morale.

Nous avons là un groupement d'hommes qui glissera dans la termitière et jouera aux échecs dans l'attente de la paix du soir. Là où il y a pions de papier, il y a bien entendu allumette. Tous les régimes qui s'instaurent de cette manière finissent par s'entre-dévorer car tout pouvoir abusif est destructeur. Nous retrouvons ce principe à toutes les échelles du système et tout abus finit par se savoir. Il n'est plus étonnant de voir ensuite une cavalerie étatique venir faire une enquête et se surprendre d'une tragédie à grand spectacle qui se déroule sous leurs yeux. Des lois de protection sont vite créées pour l'immunité des hauts dirigeants. Pis encore, des boucs émissaires sont choisis. La presse s'en amusera et s'en délectera jusqu'au prochain numéro décadent.

Avec la conscience, tout devient difficile. Cependant, à notre niveau, une des conditions fondamentales pour réduire les déviations et la zizanie, serait la présence d'un organe de professionnel à l'origine même d'un postulat. Cette étape éviterait qu'une institution ne ressemble à la tour de Pise, à une école enfantine ou encore à une escargotière. Les responsables mis en place ne sont pas là par hasard. Du moins, ces malheureux héros

s'ils ne sont pas droits, se sont forcément arrangés avec d'autres ayant les mêmes caractéristiques. Et lorsque nous regardons d'un œil curieux, tout ce voile auquel nous ne pouvons toucher n'arrive plus à nous cacher la vérité. Comme un domino, tout se tient, jusqu'au jour où tout devient poussière juridique. Evidemment, il y a des gens sérieux, l'accent est mis ici sur un potentiel à risque qui nécessite un regard d'anticipation par l'autorité et la conscience des travailleurs. Mais peut-on prévenir le jeu malin de ce type de personnages sans prendre en compte tous les intérêts en jeu ?

En outre, lorsqu'une hiérarchie saine est en fonction, rien ne l'arrêtera, car elle s'ajuste à un élan basé sur les lois naturelles de la conscience et de l'amour. Comme par exemple, des responsables qui rassemblent et dynamisent leur personnel par des approches adaptées à l'époque moderne. L'équipe des travailleurs sera apte à rencontrer toutes sortes de problèmes sans devoir les occulter par des changements de structures, des nouvelles conditions de travail, de nouvelles lois, de nouveaux contrats, de nouveaux cahiers des charges ou par de nouvelles législations internes, etc. Un lieu de travail est aussi un être à soigner pareil à une source : si nous l'abandonnons, elle retournera à la terre et nous boudera.

Sapristi ! J'y pense soudain. Quasi tous les problèmes immoraux dans une institution viennent des relations des travailleurs sociaux entre eux, les résidents au centre. Les conflits passent par les ailes au plus dopé pour marquer dans la cage de l'adversaire et, sans arbitre, tous les coups sont permis. Que de buts et de hors jeu, et rares sont les matchs nuls.

En cela, nous espérons voir des dispositions intelligentes être mises en place pour que cela ne soit plus ni toléré ni même admis dans un établissement à vocation sociale. D'où la nécessité que puissent se créer des organes de médiations internes pour

prévenir de tels affaissements, avec des médiateurs professionnels extérieurs au copinage, au sabotage et au calcul des probabilités.

Ce n'est ni aux « êtres différents » ni au personnel d'un établissement de porter et de subir de telles empreintes de dégradation morale. Et s'il y a des travailleurs qui ont remplacé leurs pensées par des chiffres barbouillés, alors enseignons-leur que le nombre peut servir aussi à la poésie, à écrire des poèmes, ainsi ils connaîtront un autre rythme, celui de la vie : la fête de l'homme debout.

## Iceberg et Titanic

L'histoire montre que le licenciement est courant dans les lieux de travail, aussi, je ne suis pas pour cette pratique de bêtaillère. Je pense qu'il existe d'autres chemins que le licenciement et les ambivalences qui s'y maquillent. Là où règne la solution la plus achevée, la vie a disparu du circuit. Sur le fait, cela paraît être la seule solution mais quand tout est jeté avec l'eau du bain, on s'aperçoit que cela prépare en secret d'autres situations douloureuses sur le lieu de travail.

Sur quoi se base la décision d'un licenciement : sur un conflit, une manigance ou un code de conduite ? Il importe de prendre conscience de ce qui se passe en réalité sous bien des aspects.

Personne n'est indifférent à ce que représente un licenciement dans la biographie d'un travailleur. Chacun dans son for intérieur éprouve un véritable malaise sachant si bien ce que cela touche en profondeur. Derrière des événements on se débarrasse de quelqu'un, d'un vécu, d'une cause, sans se demander quels soins apporter aux problèmes rencontrés. Les faits choisissent une décision de cause à effet. Il n'y a aucune liberté mais de la souffrance reconfigurée. Elle sera mise à jour comme une roue qui tourne par fragments et jusqu'à ce que se soit résorbé le conflit et digérées les blessures.

Qu'apprend-on vraiment d'un licenciement, qu'il soit dit abusif ou prétendu justifié. Un être licencié est à découvert, à nu, blessé. L'auteur de la décision se limaçonne, paré et masqué.

La mer est en réalité toujours agitée et rebondit. Les vagues se mettent à causer dans les couloirs du temps. La source diminue de volume, et déjà les glouglous deviennent arythmiques.

Sur le terrain, social veut dire aussi apprendre et non « tant pis pour toi ». Souvent aucun processus ne permet ni à l'employeur ni à l'employé de suivre un chemin d'homme debout ni de voir quelque chose de neuf. Parfois, par force de sommeil et d'incompétences, que de gestes désastreux dans les centres à caractère dit social. Il y a intérêt à avoir le cœur bien accroché et à être équipé du dernier modèle Peugeot en matière de ceinture de sécurité.

Que veut dire priver un homme de son emploi sans que les protagonistes de ce licenciement puissent se quitter d'un commun accord, tout en sachant que les ruptures de ce genre existent, mais le plus souvent au détriment de la partie la plus faible : l'employé. Cher responsable, lorsqu'on touche aux forces qui fragmentent, l'on devient à son tour un fragment. Le boomerang continue sa course d'intention en l'air, et ne l'oublions pas, il retrouvera main et conscience. C'est la porte ouverte à tous les coups du sort, et vous savez aussi bien que moi, que nous n'effaçons ni les fautes ni les mensonges.

Pourtant, aussi lointain que cela semble, nous pouvons agir sans aller dans les solutions finales si nous développons des processus vivants, dès lors que nous sommes à ce moment-là dégagés des mécanismes dualistes. Quelles que soient les parties, certaines fautes sont parfois nécessaires à notre développement, selon les besoins propres au devenir des individus. Bien entendu, il s'agit aussi de discernement, d'enveloppe, de protection, de transparence et d'intelligence des faits. Qu'est-il préférable de faire : blâmer les fautes et appliquer ce qui est rédigé à la page de

la peur pensive ou les considérer avec un suggéré fautif et partir avec lui à la recherche de l'homme debout et de nouvelles versions des lendemains.

A l'instant où l'on s'obstine dans la pensée unique, nous ne pouvons plus découvrir en nous la trame de la destinée en tant que phénomène de vie. Nous la recevrons en tant que fatalité avec cette incapacité de voir plus loin que le bout de notre nez. Les conflits recommencent ainsi dans les instituts, avec cette même perpétuité d'ignorance.

## Allumettes et compétences

Force nous est de constater que les compétences peuvent nous permettre de monter un étage ; cependant, n'oublions pas de redescendre à chaque escalier pour soigner nos rapports avec tout le personnel. Une chose dont nous pouvons être certains, c'est que de monter tout seul au septième ciel de la carrière ne mène pas à pénétrer sa propre solitude.

N'avez-vous jamais vu dans certains restaurants, un chef de cuisine faire le tour de table avec noblesse pour saluer sa clientèle par respect et pour s'assurer du bien-être de ses hôtes. Bien des travailleurs et des responsables pourraient s'inspirer de ces chefs de l'art culinaire.

Tous les ordres de valeurs sont là et s'entretiennent par des soins humains comme un lieu du devenir où se vérifient et s'apprennent les compétences et la bienséance. Il y a un point original dans l'évolution d'un travailleur social : celui d'être continuellement capable de s'adapter et d'improviser face aux situations qu'il ne choisit pas. C'est une compétence qui se mesure aux conditions d'équilibre mental de l'établissement.

Quand finalement, un frère analphabète donne des forces d'amour à tout un milieu social en dérive, n'est-il pas un être doué de compétences innées ? Que cherchons-nous à rendre normal ? Ne s'agit-il pas de nous autres, les travailleurs sociaux ?

## Le vent et l'oiseau

Découverte essentielle que voici : dès que l'on se retire du monde dans des réunions de travail, les processus d'évolution sont stoppés nets. Structure nous vient du *lat. structura, de struere « construire »*. Dans un organisme social, nous n'avons pas affaire à l'immobile structure des cathédrales, mais à un système d'une complexité inouïe. Les législateurs et économistes s'en amusent parfois à nos dépens en obtenant des chiffres par des manipulations juridiques. Cependant, il existe une vie d'une autre nature tout intérieure. Ce qui donne le soutien à une forme dans son agencement peut se percevoir à différents niveaux.

Oui ! La suggérée réalité économique n'est pas la base d'une nouvelle science morale qui doit définir les rapports sociaux et la raison d'être des travailleurs. Les forces qui rassemblent, même si elles sont du domaine de l'abstraction sont néanmoins une réalité qui ne dépend ni des calculs ni de procédures policées. Le travailleur social avisé, quand il a compris cela, peut travailler de la même manière dans la Cité de la Joie qu'au fin fond de la Russie. Son salaire sera à la mesure de son humanité. Ses moyens seront sa vie intérieure.

Il va de soi que nous avons besoin de structures spatiales et temporelles pour que les hommes soient au service les uns des autres. Une fois encore, la qualité mentale qui sera développée à l'intérieur de ces structures dépendra des personnes engagées. Elle viendra de la qualité de la recherche et non de ce qui a été vécu.

Si notre monde politique dysfonctionne, nous serons forcément touchés mais nous n'avons aucune raison de lui imputer nos manques de substance. Plutôt s'évertuer au Renouveau Social qui nous rendra à notre part de responsabilité par degrés. Par le travail de groupe et la réflexion renaissent les projets de vie comme des flèches choisies pour le temps du Sacre.

Qui est censé apporter la vie d'âme dans les rouages de son lieu de travail, l'Etat ou le travailleur social déterminé par son noble métier de constructeur d'homme ?

Nous retrouverons encore une fois une mentalité ancrée dans le temps avec laquelle il faut faire face avec un acte de conscience. Nous ne pouvons pas fuir une mentalité. Soit on s'y soumet, soit on s'en libère en la faisant grandir grâce à notre développement personnel. C'est lui le véritable moyen. Tout l'ensemble d'un lieu de vie est responsable de l'esprit qui règne dans son lieu de travail. Des jours, il y a des mauvais génies ou des fées, des îles tropicales ou des glaciers.

Ne portons-nous pas en nous la structure de l'Univers. Réduire l'écart entre les idéaux et leurs réalisations demanderait à chacun de revoir où il en est dans sa quête existentielle. Alors que nous nous regardons dans le miroir, qui est vu ? Il ne s'agit pas d'un autre.

Le fruit est mangé par des politiciens, des législateurs juristes, mais les noyaux sont en nous de sorte que les travailleurs sociaux et les « êtres différents » plantent les arbres. Reste à se demander pour quelle raison, en ce début de troisième millénaire, le travailleur social a tendance à se poser en victime découragée plutôt que de se mettre au travail. Du suc, de la bêche et de la sève, voilà ce qu'il faut.

En cela, le travail est une obéissance à des buts communs, à des valeurs qui construisent une biographie individuelle et

commune. Faut-il que l'homme soit touché dans son individualisme du ventre pour qu'enfin il partage son bol de soupe. S'il n'est pas touché personnellement, il se contentera de son misérable contrat social et sera semblable à un ver dans un fruit.

Un fait fondamental de l'histoire, des influences extérieures peuvent forcer un barrage, mais elles ne pourront jamais forcer un acte de conscience porteur d'intuitions morales. Quant au vrai sens de la révolution intérieure, il se trouve aussi dans la révolution extérieure, toutefois, l'une sans l'autre amène malheureusement toujours le chaos.

## Tabourets et réunions

Une porte s'ouvre par laquelle les travailleurs s'engouffrent et cela coûte bonbon, paraît-il. Ne regardons pas à la dépense mais plutôt à l'absence de travail commun. Toutefois, une fois la porte fermée et le constat fait, on peut avoir l'impression que plus les travailleurs sociaux sont en réunion et moins la vie apparaît. Sont-ils encore allés dans un révoir alors que la vie passe ?

Réunion nous vient de : *réunir, sur le modèle d'union*. Il est incontestable, disait Renan, que les montagnes nous séparent, mais que les fleuves nous réunissent.

Quand le travailleur est esclave des structures, la vie sociale tourne vite à l'énormité, voire à l'absurde en raison du fait qu'il n'y a aucun élan et aucun retour vers la mission de l'institut.

Des démarches positives se mettent en route quand les hommes sont délibérément ensemble. Ils prennent conscience de l'événement du fonctionnement. Nuance capitale, il s'agit de comprendre ce qui unit et ce qui sépare. Il n'est pas rare de voir le travailleur passer son temps à organiser la vie et de temps à autre constater avec émerveillement que la vie s'occupe de désorganiser ce qu'il ficelait si bien.

Vous imaginez en pleine réunion, un éducateur du genre « premier en tout » qui voudrait empêcher la vie d'agir grâce à son manuel de qualité venu de l'industrie en brailant tout ce qui a été rédigé à la page douze des miracles :

*« Non ce n'est pas possible, cela n'a pas été écrit, aucun fichier numérique ne le vérifie, je veux un audit. »*

Jeune éducateur « meunier », il va falloir que tu apprennes à penser seul désormais, sur les deux faces d'une même médaille. Cela s'appelle aussi grandir et mettre la main à la pâte. Le temps où l'on regardait les ailes du moulin tourner depuis son bureau est un temps institutionnel qui touche gentiment à sa fin.

Quand les réunions sont préparées et dirigées par des gestionnaires épiciers, apparaît inmanquablement du copié-collé. L'ordinateur seul comme outil de travail endort le porteur d'individualité, épuise le potentiel, griffe la sensibilité et stimule le « cancer du moi ». Le lieu de vie de la réunion se transforme alors en lieu pathologique où des urgences planétaires sollicitent la venue soudaine de moustiques camarguais.

Le contenu d'une réunion peut s'établir dans un échange pour tous, sur un plan horizontal alors que les créations d'urgence placent les travailleurs dans des jeux de rôles. Quand il n'y a plus de quête, nous retrouvons sans cesse l'élaboration intellectuelle du passé comme un fonctionnement récurrent, inlassablement à la merci de schémas et de mécaniques qui ne sont plus revisités par la conscience.

La réunion est un défi, celui de la vie, elle est le début d'une histoire à construire, une histoire qui commence et qui appelle l'être en devenir de tous les membres d'un institut. Balthazar est derrière la porte, il attend la corbeille à fruits et non des pierres qui feront des ricochets de rumeurs dans les couloirs.

L'aube prépare un horizon sans disparité où l'équilibre instable sera résolument le même que ce soit pour un directeur ou pour une femme de ménage. Même le balai aura une fonction pratique dans la paume de leur main. Observer l'horizon peut permettre de voir au loin et de construire des œuvres... La valeur des contenus dépend de la qualité intérieure des personnes pour autant que celles-ci aient encore une place pour exister dans des

réunions. N'hésitons pas à remettre en question nos habitudes à tous les niveaux de responsabilité et portons un regard sur notre métier. Le reste des wagons s'accrochera naturellement au train, les passages à niveau s'ouvriront un à un, sans automatisme, par l'intervention même des travailleurs.

Lorsqu'on participe aux processus, il est aisé de considérer les compétences de son partenaire à plus longue échéance. Par contre, toute démarche concernant de près un travailleur qui n'est pas intégré au développement d'une situation le concernant est signe que la pathologie est déjà passée de l'autre côté de la barrière. Ce qui ne veut pas dire que cette démarche est d'une autre nature puisqu'elle est véhiculée en nous dans tout le tronc. Cela signifie aussi que les ruses adaptatives sont enracinées. La sève du tronc institutionnel en est affectée sur le plan substantiel mais sans pour autant perturber un fonctionnement. Cette tare mène à l'atrophie du développement de l'établissement sous l'emprise d'une normalisation pathologique.

## L'art oublié

L'art est un savant outil de travail pour l'artisan du Renouveau Social. Il se présente sous toutes ses formes, avec des indications inspiratrices : entendre les paroles, partager une pensée, soigner la présentation d'une table, apporter du soin aux petites choses et même dire bonjour, tout ceci est d'une importance fondamentale. L'art a toujours lutté contre la décadence et la fausseté et ceci quels que soient les systèmes de dégénérés qui ont été mis en place à toutes les échelles de notre vie sociale. Il nous permet ainsi de transcender les tares intellectuelles et d'approcher l'humanité. L'homme est remis à sa juste place, celle de « l'être », celui qui fait et qui sait pourquoi.

La connaissance de soi n'est sans doute pas assez travaillée dans notre métier et cela donne inévitablement accès à la maltraitance psychique et à toutes sortes de mainmises à l'encontre des « êtres différents », ainsi qu'à des pénibles relations au sein du personnel. Il n'est pas surprenant que cela soit normalisé ensuite et même détourné par refus de voir l'aspect intérieur de ce phénomène. N'oublions pas que la conscience est un engagement total, ce n'est pas un article de guerre.

Dans les réunions, si nous passons notre temps à organiser le bon sens de la vie sans partager une activité artistique, au final, la vie sociale fera comme la source, elle boudera l'homme tout entier. Nous reproduirons ce que nous avons appris à la perfection mais rien de nouveau ne naîtra de la roue de l'aube.

Cela a pour effet que les choses tiennent en place, s'accrochent et indiquent des directions fléchées depuis le sol

jusqu'au plafond institutionnel. Dès qu'il n'y a plus d'engagement dans notre vie imaginative, il n'y a plus d'évolution dans notre façon d'être. Nous modifions sans cesse « ce qui est » sans pouvoir en espérer de la vie. Le passé se répète, fait écho, mais ce n'est pas le progrès. Les centres s'agrandiront au lieu d'essaimer et de s'intégrer à leur voisinage. Ils s'isoleront et chercheront encore plus de sécurité, mais ce ne sera pas le rassemblement. On voudra rendre autonomes les « êtres différents », néanmoins ce ne seront pas des projets de vie. On fera parler les muets et personne ne saura qui parle, et ainsi de suite, tant qu'il y aura de l'encre pour l'écrire.

Nous n'apprenons plus rien de ce que nous répétons par des connaissances acquises ou par soif de pouvoir. Il se produit l'effet inverse d'un acte de conscience. Abracadabra, l'illusion est parfaite. Du monde s'en arrange et s'entoure de cloisons. Les voies de garage sont prêtes. Chacun peut parquer son ignorance et polir sa carrosserie. Personne ne veut d'histoire avec la réalité. La conscience fait peur, la vérité fait fuir. Par cette voie, notre vie quotidienne perd en qualité et le langage commun des bruits de couloirs reprend ses grondements narquois.

Envisageons sérieusement que l'expérience ne suffit ni au développement ni au dépassement, ni à la recherche. Tout un passé d'acquis met à contribution des structures de pensée qui veillent à des enchaînements réitérés dans des symboles de vie. Ainsi depuis des ombres, des travailleurs cherchent la sécurité et s'y maintiennent en suspension avec une peur pensive. Vous savez, cette peur qui pense malgré nous du fait que nous ne faisons plus l'effort de penser.

Cette soif de confort active le déclin de la vie sociale et chacun, impassible, en subit les effets. Or, dès que cette sécurité est menacée par une personne ou par un phénomène qui dispose

de liberté et surtout de nouveautés, la communication cesse immédiatement. Cela embarrasse drôlement. Ainsi fonctionnent certaines procédures hiérarchiques incompétentes. Des triangulations normalisées s'adaptent à ces mécanismes, ce qui permet de refuser l'engagement de manière très calculée. Il est très courant de remarquer une sorte d'aliénation bien installée dans une certaine limite de fonctionnement.

Regardons cela comme une évidence tout au fond de nous : sans art, nous ne pouvons plus vivre des transformations.

Quand les travailleurs sociaux sont réunis autour d'une activité créatrice, ils sont porteurs d'impulsions morales, donc sociales. Ils rient à nouveau. Et un homme qui rit peut épanouir toute une roseraie dans les jours de misère.

Là où l'art inspire, l'humour renaît d'un souffle d'amour et de paix. La perception d'intelligence retrouve les devants, les sources coulent de nouveau à flots dans l'organisme social, les hommes savent de nouveau pourquoi ils sont ensemble. N'est-ce point ainsi que peut naître une rénovation sociale ? Si l'art d'être soi-même procède de l'instant, alors, nous n'avons aucune limitation pour devenir nous-mêmes, dès maintenant.

## Grilles horaires, chronologie d'une pensée morte

La vie peut-elle aller et venir à sa guise dans des grilles, par convenance en prouvant réellement que le temps existe sous l'ordre de la gestion du contrat. Les grilles horaires sont faites pour les structures et non pour les hommes. Cela dépend pour qui me direz-vous, et vous avez tout à fait raison. Le temps est resté à la même place, sans souci de ce qui le relie au passé et au futur. L'engagement d'un travailleur social ne peut pas se résumer seulement au remplissage d'une grille horaire que quadrille un ordinateur.

Pendant, beaucoup le croient et pensent qu'il existe une tout autre espèce d'anges dans la terre même de leurs concepts. De quelque façon qu'ils orientent leurs pensées, j'invite les travailleurs à découvrir leur perception du temps, seuls, en secret, et d'en faire le partage avec leurs collègues de travail. Quelle horloge n'est-ce pas ! C'est la netteté du tableau. Néanmoins, comme un enfant mal élevé, la question des horaires est un sujet qui revient sur le tapis roulant du schéma conflictuel à l'heure précise de sa mécanique. En effet, entre le « vu » par un contrat ou le « vu » par l'esprit, existe effectivement un monde spirituel sans limite de temps. Notre véritable temps de travail n'est pas une valeur quantitative qui peut rendre compte de sa réalité cosmique dans un ordinateur. Quand au fait que des hommes veuillent enlever cette même

réalité de la conscience donne à réfléchir. Nous avons vu ce que devient une vie sociale qui se comptabilise, toute notre grandeur nous est enlevée.

Un outil de travail comme les horaires peut se transformer en schéma conflictuel, dépasser les frontières de l'institut pour être soumis aux lois infiniment complexes du code du travail. Une fois, j'ai vu un centre qui, divisé par plusieurs infections mentales, avait installé une pointeuse du nom de Cling-Clang. De ce savant nom et de son impossibilité à prendre de la lumière, elle avait pour mission de veiller au tic-tac et de régler une fois pour toute la question des horaires. Une superbe machine sans ivresse et sans illusions fabriquée à Hong-Kong. Mais voici que, faits et gestes étant scrutés, il se produisit étonnamment tout l'opposé. Les clôtures de l'anormal franchies, les anguilles des Sargasses remontaient les cours d'eau et les saumons de l'Atlantique les descendaient. C'était le complet désarroi.

J'ai remarqué que plus les gens comptent ce qu'ils font, plus ils se désengagent avec des paroles comme : « Je ne ferai que ce que je dois inscrire dans l'ordinateur, pas une décimale de plus, d'autant plus que les heures supplémentaires ne sont pas payées ». Quel noeud de paradoxes involutifs où des serpents se mangent la queue et s'entretiennent ainsi. Le chassé-croisé des heures supplémentaires attendra le prochain croissant de lune ou la visite du travailleur chez son médecin de famille qui lui donnera tant de jours de « repos bobos » pour « éducateur dodo du mal de dos ».

Cela fait sourire sans doute, mais les choses sont réelles, l'homme ne sait presque plus parler à l'homme. Une triste vie sociale s'ajoute au flux et au reflux d'heures qui n'ont plus les capacités de rendre au travailleur social ce qui lui appartient, son bien le plus précieux : l'échange avec l'autre. Il arrive même que certains observent les heures d'arrivée et de départ dans le secret de

Polichinelle d'une mesure numérique. Un « asthmatisme individuel » essouffle alors les poumons des travailleurs qui deviennent une marchandise, secondés en cela par une dose de rumeur et d'artifice consentis. Il va de soi que le salaire mensuel rendra hommage à la fiche de paye, tandis que la réalité de nos actions poursuivra sa course dans le zodiaque, même si l'homme a loupé son train sur le bord d'un nuage.

En attendant, malgré toutes les mises en scène et les gestions de la fragmentation que nous rencontrons, les valeurs du travail ne se sont pas désintégréées dans l'espace-temps en direction d'une planète inconnue. Quelle que soit notre tâche, où se situe donc la suite de nos intentions ? Les horaires et l'engagement ne parlent pas le même langage, mais sont toujours sincères, cependant, Cling-Clang et ses soldats ne pourront jamais ajouter une valeur qualitative et substantielle au métier d'homme et au devenir de l'homme.

Vous l'avez compris, tout ce jeu des réalités institutionnelles qui définissent, contiennent et sondent d'une manière purement matérialiste ne nous rapproche pas de « l'être différent », mais nous en éloigne, comme nous nous éloignons aussi des traditions vivantes et de nos partenaires de travail. Nous ne pouvons pas agir d'une main, attacher l'autre avec des cordes et prétendre ainsi à l'homme debout.

A l'entrée des Temps nouveaux, l'intellectualisme poussif (pensée morte) gagne du terrain de part et d'autre dans les institutions, avec ce risque que le travailleur ressemble un jour à une banale croix qui cause sur une grille horaire. Et la grille lui ouvrira fatalement sa porte.

Ce n'est pas que tout soit caricatural, mais nous valons mieux que ce monde des ombres qui s'empare d'un troupeau d'hommes

par des chiffres. Sans folie apparente, rendons à Chronos ce qui lui appartient, à Cling-Clang son ridicule, et donnons le meilleur de nous-mêmes à l'instant qui passe.

N'est-ce pas là que sont les leviers de commande et l'amour de notre métier... Eh bien, voilà pour nous !

## D'un partenaire invisible

Tâche difficile que de laisser de côté ses antipathies face à un partenaire qui nous sous-estime et chez lequel on sent à notre égard un parti pris. D'ailleurs, nous pouvons déceler ce sentiment de rejet bien présent déjà là où nous sommes engagés. Comment saisir cet effet que l'on ressent de l'autre, d'une structure ou d'un système. Pour transformer cet effet négatif en chemin de vie, il faut apprendre à connaître l'autre et à avoir conscience de ce qu'il est. Dans un premier temps, cela nous rapprochera de ce qui nous dérange avant de réduire en bouillie des personnes ou des phénomènes avec des préjugés schématiques.

Voilà une réalité : que pouvons-nous extraire des structures matérialistes qui menacent l'art, la science et la poésie ? Pouvons-nous enseigner à un partenaire à faire autrement si nous pensons que celui-ci fait fausse route.

Il est possible de toucher l'autre par un acte de conscience et de l'atteindre dans ses sources, à la seule condition que nous soyons nous-mêmes dans une source. La source et la mer sont une seule et même eau et tout combat serait vain et perdu d'avance si nous utilisons le copinage ou prenons la route des psaumes. De quelque façon que l'on voie la réalité actuelle, c'est un fait que nous avons laissé la source se tarir depuis trop longtemps et que nous ne pouvons plus rêver d'une autre. En somme, il nous faudra intensifier le travail individuel et commun afin de faire revenir cette eau cristalline que réclame un Renouveau Social assoiffé.

Un des fléaux de notre condition de travail se renforce lorsque nous ne sommes plus en mesure de dire à un partenaire sur

la base d'une colonne vertébrale saine que ce qu'il fait va contre le bien de tous. Et plus le partenaire est haut placé dans la hiérarchie plus on risque de développer de la peur, du léchage de bottes, du mal de dos et de l'antipathie, car nous avons peur de perdre tous nos steaks de bœuf. C'est-à-dire de perdre notre travail. Tel est le résultat de la peur pensive de l'homme moderne du fait que celui-ci préfère le natel à l'étoile attentive.

Quelle étrange caractéristique des règles sociales, parfois cruelles, qui méritent des soins de conscience, tant pour les organismes sociaux et leurs dirigeants qu'au niveau des responsables et des travailleurs qui ne sont plus en mesure de se redresser.

Mais revenons à l'essentiel, c'est une situation tragique pour nos instituts parce que, voyez-vous, les « êtres différents » captent instantanément ces tares dont souffre tout un ensemble de travailleurs qui ne sont plus constructeurs d'homme. Le but premier qui révèle tout un idéal n'est pas un mieux-être pour nous mais qu'un flambeau reste allumé. Telle est la mission : donner cette flamme de vie aux « êtres différents ».

Ah ! Partenaire, en *anc. franç* « parçonier » signifie « associé. » Conformément à la réalité, cela veut dire que c'est fini d'être seul. Les partenaires sont tous là...même s'ils sont sans vie apparente, ils sont présents, entre la perception et le concept. Le premier est la classe dirigeante et sans faire entendre des rires ironiques, nous savons que c'est elle qui subventionne et qui tente d'empêcher la faillite numérique du système nerveux des chiffres. Vie courte et bien remplie digne de la mission Germaine car tout se paie si bien en ce bas monde : les conflits, les fossiles économiques, les fusées pour aller sur la lune, les distinctions et même les frottements des billets bleus sur les rouges.

Voilà par exemple un associé qui est en même temps en dehors et en dedans de nos structures. Voyons si vous le

reconnaissez. Il a du talent et comme le sucre dans le lait chaud, on tourne, on tourne, mais jamais on n'en sent le goût. Par contre par la saveur donnée, on sent tout de suite à qui on a affaire. Il est celui dont nous entendons parler sans même le voir ni le connaître ni même l'entendre. Les influences sont réelles, mais personne n'est damné, et comme le disaient si justement les bergers des hautes montagnes : « Les astres inclinent, le porteur d'individualité détermine... »

Lorsque dans les giratoires institutionnels, cela cause au sujet de cet associé, j'ai l'impression d'ouïr l'écho d'une fatalité. Regrettable, Ulysse, les idéaux ne doivent pas mourir, où es-tu ? En chaque homme... Ah ! dit comme cela, c'est plus clair, l'idéal ne sera jamais trompé. Que de sources disséminées encore dans les vaisseaux sanguins de la terre nourricière. Sourciers, accourez ! A vos baguettes de noisetiers ! Ici, là, l'eau est partout alors que l'homme meurt de soif... C'est donc vrai, nous ne saurions avancer sans mettre au travail notre vie intérieure.

Combien il serait souhaitable que des délégués de cette classe dirigeante viennent parler aux travailleurs avec des débats ouverts et qu'ils se rendent compte enfin des réalités des travailleurs sociaux. Pas par des contrôles dignes de l'école maternelle, sans prévenir, mais à la loyale, par des actes libres qui ont généralement comme seul but de rassembler les troupes pour une meilleure cohérence sociale. C'est un appel que je leur fais par la même occasion, celui de nous donner de la solidité à la base même de notre métier. Nous sommes une seule et même famille que tout hélas semble aujourd'hui séparer. Jusqu'à quand ?

Lorsque le haut et le bas se concertent et s'assemblent, toute la sphère du milieu se remet à vivre. L'intelligence du cœur reprend ainsi son tambour pour le bien de tout l'édifice social. N'est-il pas grand temps de retrouver un intime sens de ce qui

nous unit. Quand l'autorité veille d'un œil bienfaisant sur les travailleurs sociaux, le pivot sur lequel tourne la roue sociale vire à nouveau dans le sens du soleil, sans bâton dans les moyeux. Les miracles de tous les hommes seront au rendez-vous car les vérités formelles des théories deviendront des réalités. Un travail commun maintiendra le cap, plein sud sur le devenir de l'Homme debout.

## Hébergement/atelier, courte distance, grands problèmes...

Fortifiée par les mauvaises habitudes, une mentalité aggravée d'hypocrisie peut rouiller tout un lieu de vie par une discrimination des travailleurs entre eux. Et quel constat ! Cette mentalité nous révèle ainsi une perte totale de l'activité cognitive. Je ne sais pas si c'est tiré du vieux fantôme intellectuel/manuel, mais cet état d'esprit qui consiste à réduire l'autre à l'état de pulpe et à lui porter constamment un regard oblique devrait figurer dans un cahier des charges écrit par les classes dirigeantes interdisant de telles pratiques, comme cela est appliqué dans certains pays. Par respect des lois, je tire la conclusion que les différences entre les individus ne jouent plus leur rôle de connaissance des facultés humaines. Pourquoi les travailleurs sociaux n'arrivent plus à voir l'autre entièrement autre et se regardent-ils toujours fiers de ce qu'ils croient connaître d'eux-mêmes ? Je présenterai la chose ainsi : ils n'ont absolument rien compris à leur métier.

Ce spectacle lamentable et banalisé montre clairement que la pathologie mentale ne se trouve précisément pas là où tout le monde le pense. Certains fourgonnent dans le poêle de l'institut et d'autres balancent de l'huile sur le feu. Ainsi, des établissements ne connaissent jamais la paix. Constamment soumis au hasard des couteaux, les voilà qui marchent continuellement sur la braise, se plaignant de maux à tromper toutes les vertus.

Le mobbing est généralement sur le seuil de la porte, les médiateurs sur les paliers. Un simple toc, toc, toc, et voilà ces braves gens déjà entrés dans ce monde de vanité, de noeuds et de crochets

et dans lequel ils ne feront que passer comme un objet porteur de bien futur ou possible. Durant leur présence, les vraies questions restent dans les nids de fourmis et après leur départ elles sortent de nouveau comme des marmottes.

Lorsqu'il y a des clans dans le tronc, toute la vie institutionnelle est menacée par des contraintes qui s'appellent Etat. Cela va pleuvoir des hallebardes et ça va barder. A tort ou à raison, n'importe, il est déjà trop tard, les dossiers sont ouverts, solutions et blessures feront la cavalerie.

Vous avez mille exemples du « sans embarras interne » qui commence toujours par de petites choses qui passent comme une lettre à la poste. Ne s'agit-il pas d'une incapacité à se représenter le bien-fondé des petites choses ? Malheureusement, tant que celles-ci ne seront pas perçues comme une source d'enseignement, ce genre de tare s'inscrira et se renouvellera sournoisement. Je n'entrerai pas dans les détails.

Possessions, jeux et abus de pouvoir, la liste est longue et récurrente pour ces travailleurs qui vivent une vie sociale qui traîne la patte. Ce sont des fautes professionnelles standardisées et très difficiles à saisir et à traiter sans faire de copinage.

Les problèmes de mentalité qui se situent dans tout le tronc exigent un travail de fond. Le « cancer du moi » a remplacé la sève de l'arbre.

Le partenariat est le bien cohérent de l'« être différent » qui est aussi le bien de tous. Sans partenariat, aucun travail sérieux ne peut se faire. La sclérose signe ses chèques et tout le monde encaisse.

De tels fonctionnements dans les milieux sociaux nécessitent des soins de l'âme et ceci est une véritable urgence. Les « êtres différents » ne sont ni des baigneurs ni des marionnettes que l'on peut manipuler à loisir. Ce qui

importe, c'est de prendre conscience de ces réalités névrotiques considérées comme normales grâce à leur air de famille et qui ne le sont pas du tout.

A cela s'ajoute le besoin existentiel des instituts de se composer autant de manuels que d'intellectuels, de poètes que d'artistes, de personnalités simples ou plus complexes, comme quelque chose de vivant et non de théorique.

## La biographie de l'institut et celle du travailleur

Plus j'y songe et plus je me demande pourquoi nous avons choisi cette profession qui donne à notre existence un sens et une saveur particuliers. Que nous enseigne notre métier sur nous-mêmes et sur le monde ? Il va de soi que ce sont des questions qui nous donnent du fil à retordre et que nous ne pourrions pas les laisser en plan. A quoi bon vouloir faire la pluie et le beau temps dans son lieu de travail sans jamais comprendre comment se construisent les nuages. La mission du travailleur social n'est pas de faire le sorcier indien en dansant autour du Totem réunion dans le but de faire réapparaître un acquis initial.

Je me figure aisément que dès notre premier pas dans un établissement, nous en faisons aussi un à la rencontre de notre biographie. Et quel pas subtil en partenariat avec l'histoire de notre lieu de travail. Toutefois, somme-nous vraiment attentifs à cette alliance de l'être profond : la biographie qui fait de nous des individus. Sommes-nous conséquents avec cette vérité fondamentale ?

Si un travailleur commence un voyage vers cette unité de l'ensemble, son parcours l'amènera automatiquement au fil des années au-delà des oppositions pour faire l'expérience fondamentale de ce qu'il a de plus vivant en lui et de plus sincère. Même tous les ragots jaloux ne peuvent plus souiller une terre de projets. Tel est le chemin du travailleur social, être totalement soi-même en accord avec son métier et en congruence avec la biographie de son lieu de travail. Ce qui n'empêche pas les désaccords et les écrans de mensonge à transpercer, vous l'aurez compris.

Sans songer à visionner l'avenir, il ne fait aucun doute pour moi que tous les projets, synthèses etc, conçus pour les « êtres différents » au sens large, auront dans l'avenir un seul nom qui s'appellera : Intime universel. Le parcours des intervenants sociaux remplacera cette habitude de travail qui consiste à placer un « être adulte différent » au centre d'un cercle et à naviguer dans la circonférence. Il viendra ce temps où chacun sera invité autour du cercle pour se reconnaître lui-même homme, partageant ainsi sa biographie avec « l'être différent » de même qu'avec ses partenaires. A la place vivra enfin le remède novateur de l'homme debout : le partage de vie.

Même si l'histoire actuelle montre plutôt une décadence, un germe de pureté pousse déjà et fait son chemin.

## Le soleil se lève, les anciens sont tous là

Une fois, j'ai entendu un maître-sot, venant juste d'arriver, dire à un ancien : « Tu es là depuis trop longtemps, plus de dix ans, tu devrais partir. » Et à la suite de cela, tant de jeunes apprentis le croient. En examinant la situation de plus près, de telles influences contagieuses défavorisent considérablement la vie sociale. Vous avez des travailleurs qui changent d'institut tous les cinq ans et ils n'évoluent pas pour autant.

Ce n'est pas tout, j'aimerais attirer votre attention sur les anciens et les anciennes. Déjà, nous le devenons tous par la force des choses. Dans cette profession du travailleur social existe une tare qui pousse des gens à croire réellement qu'il faudrait changer d'établissement régulièrement pour évoluer.

Comment être épris de telle idée saugrenue ? le vrai changement se réalise derrière nos mirettes, silencieusement et il n'est jamais étranger à ce que l'avenir nous prépare. Nous retrouvons là un problème récurrent de mentalité, on peut faire le tour de cent mille réunions, mais le métier de travailleur social n'est toujours pas saisi, ni dans son origine, ni dans son avenir, ni dans la connaissance de soi, ni dans celle de l'existence.

Il se peut que des anciens dérangent les nouveaux, cependant, tout un travail a été fait par « les vieilles branches ». L'arbre leur doit beaucoup. S'il plaît à certains de ne rien prendre en héritage, le respect devrait être de mise dans tous les escaliers de l'institut. Ce que lègue l'ancien ne s'inscrit pas dans un « Windows XP », mais dans une montée qui crée sa propre hauteur par toute une série de métamorphoses.

L'expérience conduit, et souvent cela dérange les jeunes nerveux prêts à tout pour gravir les échelons et jouer de la motocyclette dans les jardins de l'institut. N'est-il pas fortement déconseillé de prendre des ascenseurs sans se soucier où s'arrêtera chacun, et combien même si dans celui-ci certains portent le chapeau d'Henri IV et d'autres la coiffure de Marie-Antoinette.

Attention ! jeunes nouveaux, à la montée comme à la descente, à chaque étage, un ancien est présent, le respecter, lui demander conseil, cela veut dire aussi l'égaliser et rejoindre le bien de tout l'ensemble.

Jeune homme de bonne famille, voici ce que j'ai trouvé dans un cahier des charges écrit par une autorité autre que celle de « Microsoft », un seul mot d'ordre : « Enfant veut dire émerveillement, ancien, son jumeau, signifie respect absolu ».

## La formation, printemps de l'âme

Ne rompons jamais les liens car se former est la continuité d'un chemin de vie, dans le but d'accroître ses compétences pour être au service des autres. Et l'autre, ce sera toujours un « moi en devenir », une voyelle dans mes mots, un verbe dans mes phrases. Là aussi, lorsque les travailleurs ne se forment plus, un signe pathologique nous indique que les symptômes ont franchi les lisières. Voyons comment toutes sortes de travailleurs responsables continuent de se former en accord avec les principes fondamentaux qu'ils doivent servir.

Quelle formation ont reçue les responsables ? Dans les structures nourricières de l'institut, la pratique révèle l'apprentissage à poursuivre. C'est bien beau d'être en place dans un bureau, de gérer l'argent que l'Etat donne, mais le rassemblement des troupes ne se fait pas en soufflant dans une trompette.

A cause de tant d'abus, de dérapages passés et en cours, il est essentiel qu'un organe de professionnels conçu spécialement à cet effet veille à ce que les personnes qui ont des degrés de responsabilités importantes suivent une formation sérieuse et continue. Quand la tête d'un institut et sa vieille garde se forment pour le bien de l'ensemble, ce sont déjà des pierres de fondation qui retrouvent leur force et leur raison d'être.

Combien il est vital d'adapter ses compétences aux nouveautés de notre époque dans la connaissance même de ses besoins. La bonne formation a ceci de remarquable, elle appelle

des projets qui sous-tendent l'engouement et la revivification des structures. Si le véritable progrès social et l'évolution ne se rencontrent pas, tout lieu de vie perd immédiatement sa source.

En vingt ans de métier, la seule formation que j'ai trouvée vivante pour soi, pour l'« être différent », pour l'institution et même au-delà, est l'acte de conscience. Même si l'on vous tourne le dos, c'est cet acte que je conseille à tous les jeunes qui ont fait le choix de cette profession de « travailleur social. »

La vie sociale n'a pas besoin de diplômés qui montent si haut au ciel qu'ils en oublient le miracle de la Terre. Quant à la vie quotidienne, sans l'humour qui est en constant rapport avec l'esprit, ce serait intenable. Et de ce que nous savons de l'humour, c'est qu'il permet de garder une santé mentale et une joie de vivre sous n'importe quelle mitraille.

Une question singulière surgit : les « êtres différents » ont-ils droit à la formation ? J'ai dû moi-même me renseigner à ce sujet et grâce à Monsieur Dubois et à un collaborateur du Spas, cette question est apparue clairement. Des textes de lois l'attestent (LAIH) et les dossiers de formation peuvent être même subventionnés par le Spas, en tous les cas en Suisse romande. C'est évident, la formation adaptée pour « les êtres différents » ouvre des portes sur le renforcement de l'identité professionnelle. (A voir un site pour ceux qui aiment la pierre sèche) : [www.les-compagnons-de-la-pierre-seche.ch](http://www.les-compagnons-de-la-pierre-seche.ch)

Former nous vient du *lat formare, de forma, forme*. Donner de l'être et de la forme. Tout le monde y gagne en vérité et en art. Pour les « êtres différents » qui vont passer leur vie en institut ou en foyer, ce serait la moindre des choses que nous intéresser à leur évolution au lieu de nous fixer sur ce qui les maintient dans un cadre.

Les sujets d'évolution sont indispensables au Renouveau Social. Avec eux, nous sommes un peu comme des notes de musique qui jouent dans le grand silence. La régénérescence de l'un c'est la constitution de tout l'ensemble. Même si l'écoute se gâte de plus en plus, l'intention seule sait aller plus loin, par des gestes d'âme que rien ne sépare d'une vie intense.

LAIH : lois sur les mesures d'aide et d'intégration pour les personnes handicapées.

RLAIH : Dans le règlement d'application de ces lois est stipulé clairement que les travailleurs handicapés bénéficient des prestations y compris une formation, donc les travailleurs handicapés en atelier protégé y ont droit.

SPAS : service de prévoyances et d'aide sociale.

## Reconnaissance et fragment

Reconnaître nous vient du *lat. recognoscere* « reconnaître ; inspecter ; examiner », devenu *reconoistre, reconnaistre. Connaître.*

En aucune manière nous ne pouvons faire porter le chapeau bas aux influences étatiques lorsqu'il s'agit de notre vie intérieure. Ce qu'il y a de tout à fait louable dans notre métier est que nous devons répondre de nous-mêmes et faire intervenir notre esprit en nous efforçant de découvrir un sens profond à ce que nous faisons. Et par là, dans nos instituts, le manque de reconnaissance est une grave maladie de l'âme à soigner et à combattre sur tous les terrains. C'est un exemple de maladie contagieuse qui touche bien du monde sur notre lieu de travail. C'est une tragédie mentale propre à la profession où le travailleur social ne peut plus se reconnaître lui-même si ce n'est par des messages sans coursier.

Lorsqu'on ne peut plus témoigner de la gratitude par un regard, le travail qui se fait autant en aval qu'en amont perd de sa valeur, commence alors la grande fragmentation : celle qui démantèlera un lieu de vie en un rien de temps. Du temps sera alors dépecé puis enfermé dans des normes enroulées par des protocoles. Tout sera fléché par une « surlogique » de la meilleure conduite, jusqu'au mérite, et même le dessous des pieds de l'homme deviendra une semelle mentale.

D'où vient cette décadence de la vie sociale si ce n'est d'un oubli fondamental de la vie intérieure.

Frère Rousseau disait : « Heureux qui sait se reconnaître au bord du précipice et s'empêcher d'y tomber ». Difficile d'être un travailleur du social et être essentiellement un malheureux du

coeur. Cependant, cette maladie du troisième millénaire a des conséquences : l'anonymat et l'isolement psychique.

Tout cela, sous le nez des résidents. A présent demandons-nous ensemble pourquoi cela arrive. Sommes-nous les rois d'une microsociété ? Je vous prie, répondez à cette question sans papier bavard et sans triche, les yeux en direction du bris de l'horizon.

## L'arrêt maladie

En apnée, voilà une autre plongée dans la tragédie des professions sociales. L'homme qui travaille dans la relation d'aide voudrait s'occuper de l'homme. Ah ! mais s'il ne sait pas ce qu'est l'homme, c'est une lacune qui représente un sérieux handicap pour l'exercice de sa profession. Se questionne-t-il sur ce qu'est l'homme et ne sera-t-il pas éprouvé de sa première évidence : lui-même. En devenir un, debout si possible est bénéfique car dans ce métier difficile, le seul critère qui peut donner au diplôme son authenticité, c'est celui-là.

Maladies de l'homme blanc : le mal de dos, la mauvaise humeur et la dépression. Lorsque les arrêts maladies pleuvent dans un institut, nous y voyons les signes répétitifs d'un malaise social caché. Et que cache-t-il ?

Ne nous y trompons pas, la pathologie s'infiltré partout où se situent des brèches, des fragilités, des copinages et des aprioris qui nous viennent du monde du moyen âge. Parfois, il est nécessaire de demander de l'aide à des professionnels pour soigner l'âme d'un organisme en agonie depuis trop longtemps avant que n'arrive la casse.

A ce sujet, existe-t-il un organe préventif qui s'occupe particulièrement de tels phénomènes empestés ? Quand les travailleurs sociaux ne peuvent plus rien faire, les docteurs de l'âme doivent intervenir. Et dans ce sens, il serait sain de se rappeler ce que nous avait pourtant bien dit Paracelse et qui devrait nous soulever l'âme : le seul remède pour l'homme, c'est l'homme. Comme quoi, les anciens, il serait grand temps de les écouter...

## Couple, parent et conflit de loyauté

Existe-t-il des instances qui réfléchissent comme cela est le cas en Europe, à l'engagement de parents d'enfant handicapé impliqués dans le fonctionnement même d'un établissement social, indépendamment bien entendu des bonnes intentions d'une famille envers leur enfant et la création de projets pionniers. La même question se pose aussi pour la responsabilité d'une tutelle confiée à la famille.

Etrange encore de voir la présence d'un couple responsable d'un foyer de vie ou d'une structure dans un milieu où vivent des êtres adultes. N'est-il pas fortement déconseillé pour une équipe de professionnels de graviter autour d'un couple ? Quels enguirlandages en perspective, toi tu feras le sapin et toi les boules, et elle l'étoile.

L'équipe éducative en sera réduite au jeu de ses réflexes d'où une inévitable triangulation qui faussera une identité professionnelle. Tous ceux qui ne seront pas conformes à cette triangulation seront écartés avec la création de codépendance affective et de complicité objective.

Très chers amoureux, un couple a sûrement autre chose à partager qu'une telle promiscuité dans la vie du travail. Que notre jeune homme s'en aille acheter des roses à sa bien aimée, de grâce ! Réfléchissons aussi à cette image du couple, père, mère qui se transpose dans un lieu de travail autour de personnes adultes, donc des résidents et des travailleurs sociaux.

## Les brouilles

Voyez-vous, l'évidence de l'évolution est tenue de ne pas avoir de propriétaire. Toute mécanique conflictuelle peut remonter à la surface à n'importe quel moment comme le droit à la propriété de son double.

Cependant, que faire lorsqu'il n'y a plus de dialogue entre une hiérarchie et un travailleur social, entre un directeur et une équipe éducative ? Que faire avant de passer à l'écriture des fameux dossiers de plainte qui ôteront les pardessus et les chapeaux. Premièrement, afin de ne pas servir la loi du plus fort en gueule et en droit, il faudrait un organe de médiation à l'intérieur des structures, tout en sachant qu'il y a des spécialistes pour le casser.

Cette étape peut suffire, et grâce à cette intelligente pratique, les conflits se transforment en énergie spirituelle. Ils redonnent aux parties la possibilité d'agir en tant qu'acteurs sociaux au lieu d'être des produits de la réactivité. On oppose à l'abstraction devenue réalité objective la sagesse qui permet de voir cette réalité en nous-mêmes et en l'autre. Si cela ne suffit pas à l'intuition morale, des blessures prendront corps et existence. Elles fixeront en dernier ressort des rendez-vous sans loyauté avec des larmes juridiques et finiront dans les systèmes nerveux des protagonistes. Les solutions les plus invraisemblables considéreront le papier et trancheront en raison du code Napoléon.

Pour être plus concret, un organe de médiation devrait rejoindre la présence d'un conseiller du personnel, cela est indispensable pour protéger le travailleur social et éradiquer une fois

pour toute, cette mode bâtarde qui consiste à isoler un travailleur et à l'humilier de toutes les façons.

Toute hiérarchie, de même que tout travailleur, si imbus et diplômés soient-ils, doivent être remis immédiatement à l'ordre à propos de leur comportement, lorsque la vie d'un centre, d'un secteur social devient un réservoir d'éternels conflits, un nid de vipères, un panier de crabes, quand on trouve des rumeurs, des maltraitances physiques et psychiques, etc.

Tout système pyramidal qui génère des discriminations et des ablations de la pensée doit être promptement mis en lumière avec des projecteurs de tous les côtés. N'oublions pas que les personnes qui choisissent de travailler dans la relation d'aide ont au départ des choses à régler avec elles-mêmes en raison du développement de leur vie intérieure. Si ce travail n'est pas entrepris et c'est impératif que cela soit fait, des poisons souterrains de tous les acabits apparaîtront au grand jour. Ensuite, des équipes entières pleines de naïveté s'étonneront de voir la cavalerie arriver, des responsables partir dans des voies d'humiliation totale et des personnes mener des enquêtes, dès lors, plus de place alors pour le copinage et l'omerta.

Travailleur meunier dors-tu ? Si oui, réveille-toi car le moulin est en train de se casser la margoulette. Il perd ses ailes, elles tombent sur tes pieds, me semble-t-il ...

Que d'aveuglement parfois au sein d'une mentalité institutionnelle, dans ses décors de châtelets, ses oubliettes et ses donjons. Expériences faites, croyez-vous que tant de malheurs accompagnés de désordres auront-elles servi à éveiller les consciences ?

Nous sommes en droit de nous demander pourquoi tant de folies sont encore tolérée au travers de souffrances qui se normalisent

à leur tour dans des sous-systèmes. Ceci n'est pas l'invention d'un psychiatre.





## Chapitre III

### En quête d'une cohésion sociale

« Les veilleurs ont un seul monde  
qui leur est commun ; ceux qui  
dorment tombent chacun vers un  
monde particulier. »

Héraclite.

« Une race nouvelle parmi les  
hommes de ma race, une race  
nouvelle parmi les filles de ma  
race, et mon cri de vivant sur  
la chaussée des hommes, de  
proche en proche, et d'homme à  
homme.

Jusqu'aux rives lointaines où  
déserte la mort. »

Saint-John Perse, Vents.

Tout beaux qu'ils soient à l'extérieur, la situation sociale actuelle à l'intérieur de nos établissements sociaux nous demande d'entrer un peu plus en avant dans notre manière de fonctionner, pas temporairement, mais tout le temps. Je reviens au galop à cette évidence, si nous ne transcendons pas la clôture de la mentalité, je vois mal comment pourrait se produire un changement d'état de conscience, de forme et de vie dans nos instituts.

En ce début du troisième millénaire, il est capital d'orienter notre travail et nos pensées vers une intelligence du cœur pour faire contrepoids à une paperasse ventriloque et à toutes ses fictions. Tout est là, sur quel terrain voulons-nous bâtir les valeurs de notre métier, celles de la vie sociale et celles du genre humain. Quels sont nos besoins de vérité ? Les relations humaines se désacralisent par des structures psychologiques et des besoins de sécurité qui poussent l'homme à se voir séparé de son être puis mis en conflit avec comme une inévitable sanction qui l'accompagne partout où il va.

De la manière dont seront les rapports de l'homme avec les pensées mortes de l'intellect, telles seront ses relations avec ses semblables et les autres règnes de la nature. Les faits ne sont plus à prouver puisqu'ils sont en proie à la répétitivité. C'est une tragédie en nuances qui se joue dans les affects des travailleurs.

Nous avons toutefois la liberté de préférer du papier bavard qui pensera à notre place plutôt que de penser à l'homme, à son développement et à son évolution. Les cartes sont lancées dans les consciences, chacun distribuera... Cependant, sans cette réelle

saisie de notre noyau intérieur, du noyau de notre métier, nous ne verrons jamais de verger ni d'œuvres d'art.

Trois aspects semblent découler l'un de l'autre dans nos structures et notre environnement : celui des « êtres différents », (au cœur de chaque homme, une blessure existentielle). Le premier concerne nos outils de travail, ceux que l'on utilise pour dépasser autant faire se peut les contradictions et les conflits qui sont enracinés dans nos fonctionnements.

Le deuxième aspect est celui des contraintes extérieures à apprivoiser, leur aspect juridique et économique ainsi que les sciences matérialistes. De sorte que nous devons créer des réseaux pour constituer des dossiers instructifs et des plans sociaux à notre département. De notre situation, chercher des vérités humaines serait plus approprié que de subir un roman noir. La vie sociale n'est pas qu'ornement, encre et papier. La vie est profonde, ne naît-on pas avec elle ?

Quant au troisième, il concerne l'idéal de l'homme social, à partir duquel nous pouvons restaurer un côté relationnel à l'intérieur de ce quadrillage environnemental.

Les exigences de notre temps ne nous permettent plus de négliger un seul de ces aspects, car ce serait au détriment d'un manque à combler. Nous risquerions fort de transformer une activité pensante qui nous permet d'agir en des théories qui nous endorment entre le coussin et la couette.

La différence, les influences extérieures et notre devenir, issus de ces trois aspects évoqués peut se réaliser une qualité d'esprit commune. Le métier de travailleur social peut être pensé totalement différemment dans notre vie quotidienne. L'un de nos problèmes majeurs est de découvrir ce qu'est une véritable action qui se lie à un travail individuel et collectif, afin que les conventions s'harmonisent aux œuvres de l'esprit.

Vous l'aurez remarqué, depuis 2000, nous avons un « nouveau » venu dans le contexte social. Bienvenue à ce mandarin de la technoscience qui, ne vivant pas en contact direct avec des réalités humaines, veut mettre fin à toutes les querelles de l'homme en changeant tout ce qui est extérieur à lui. Encore une étrange idée provenant de laboratoire des idéologues de la boîte crânienne. Avons-nous le choix actuellement de négocier avec ce fou. La seule base, c'est que la folie elle-même le contient. Ce mandarin a pris une coloration économique conquise avec des résultats qui assurent qu'il s'est passé quelque chose ici et là. Il possède une capacité de figer la vie par toutes sortes d'abstractions et de schémas à couper l'envie d'aller pêcher la truite.

Du coup, pauvres fragments que nous sommes, savons-nous encore ce que veut dire une vue d'ensemble, mais la recherchons-nous au juste ? Nous pouvons voir ce phénomène névrotique à petite échelle dans les instituts avec toutes sortes d'exemples qui agissent dans une structure et qui sclérosent un fonctionnement en mal de lui-même. De la sorte, les individus n'agissent plus dans le but de ce qui est bon pour l'homme mais plutôt pour ce qui alimente la structure. La qualité et la sécurité sont écrites partout de manière à faire croire à une ultime stabilité qui cherchera la vie sans jamais la trouver, tout bonnement parce que la vie réclame des hommes libres de conscience. Tous les systèmes, si extraordinaires soient-ils, ne peuvent pas trouver l'intuition de l'homme quand celui-ci dort.

- *Ouâ, ouâ, faites place, faites glace sur banquise, théorie et nouvelle morale, glace au loin et au large !* s'écrie le chien de laboratoire aux entrailles des villes pâles de l'homme blanc. Quand il eut ainsi parlé de sa voix caverneuse dans l'antre du contexte social, l'« homme javellisé » dans un élan de sincérité écouta ce chien idéologue et fanatique puis il le caressa dans le sens du poil. Une grande fumée

noire recouvre l'espace social. Un écran opaque se forma sous forme de mémoire. Pour donner forme et vie à quoi ?

C'est ce qu'il n'arrive pas à nous dire ce dompteur de têtes d'hommes, malgré son jeu brillant des paradoxes. D'ailleurs, si être libre c'est se manifester par des actions qui nous viennent du cœur, de la conscience, ce mandarin ne sait même pas que nous sommes humains. Il est tout sauf libre. Mais où en est-il vraiment dans ses significations qui se prolongent dans les structures de la conscience. Je n'entends pas d'écho dans les silences profonds de l'homme... il ne serait donc pas là ! pourtant, il existe.

Voici un être rusé et transparent qui débute avec nous ce troisième millénaire et que nous devons impérativement apprendre à connaître pour lui faire part de l'homme debout, sinon, nous passerons à travers ce fantôme sans même nous en apercevoir et vice versa. Aglagla, un fantôme en moi, ciel jamais !

... Aux armes de la conscience, citoyens et artisans d'un nouveau monde...

Ce mandarin est tellement présent sans l'être vraiment que beaucoup de travailleurs n'arrivent plus à distinguer les choses les unes des autres. Cette illusion est profonde.

La question de « l'être différent » en évoque d'autres puisque à tout propos le conteur naturel de « l'existé » a été transformé en crapaud de la technoscience. L'équilibre bascule sur la gauche d'une performance qui s'affaiblit sous son poids. La tolérance voltige, le langage s'étouffe. Les voyelles sont étranglées. Serait-ce que ce bonze du grand Occident désire reconstruire des classes sociales à la place de voir des hommes debout. Il préconise une seule appartenance collective pour tous, le genre humain se réduira à une seule espèce.

« L'être différent » nous appelle aujourd'hui à réfléchir davantage sur la question sociale et sur les dissimilitudes qui pourtant nous rapprochent et qui nous unissent. Il me semble que nous ne pouvons plus nous joindre à cette question sociale sans trouver des points d'appui et une ligne de départ qui se nomme l'humanité.

Partons de là où nous en sommes, en allant à la découverte de notre réalité, et par nos propres constats, nous serons aptes de nouveau à percevoir des sentiments nouveaux et précieux et à ne plus nous opposer à de l'invisible.

Sans cette maladie de vouloir trouver des solutions coûte que coûte, nous arriverons à des chemins qui conduisent au sens du travail. Sans doute, nous n'avons que peu de place pour l'instant dans cette situation « barbesque » qui nous assaille de messages à plomber tous les téléphones de Paris. Toutefois, nous avons une priorité fondamentale de l'homme debout et la tâche de libérer un Renouveau Social.

N'oublions pas que c'est la structure de la pensée humaine qui est en train de se détériorer. Une priorité que nous avons héritée depuis des siècles, c'est la liberté. N'est-ce pas avec elle que le verbe exister prend du sens. Ce n'est pas un sentiment ni une causerie mais une réalité qui a pour conséquence un nouvel état de conscience agissant dans notre être et dans nos sociétés.

Invitons notre mandarin dans cette sphère où la vie passe afin d'identifier en face cette peur qu'il véhicule. Voyons un instant ce qui se passe entre deux hommes et ce que l'homme fait pour un autre homme. Cela ne peut pas appartenir à une administration qui réactive des sciences matérialistes.

Quels qu'en soient les désagréments, des normes sont nécessaires pour nous servir à parfaire notre travail. Mais comme toujours, ces normes doivent tenir compte du fondement même

de l'homme, c'est-à-dire de sa verticalité, de son besoin d'air et de ses secrets. Les normes qui font plier l'échine et qui mettent les gens à genoux, les isolent, les privent de liberté, les rendent égoïstes et consacrés dans un style de normalités confuses et d'artifices sont à combattre fermement. Il est évident que vivre sans évoluer entraîne une souffrance dans le fonctionnement, par ailleurs, est-ce vraiment vivre ?

## Autoconscience

Tout ce qui tombe du ciel n'est pas forcément béni. De même que tout ce qui peut nous venir d'une hiérarchie, qu'elle soit politique, économique, juridique, professionnelle ou familiale. Evoquer le ciel et la fatalité est une chose, nous avons beau aimer notre travail, le Renouveau Social ne va pas jaillir d'un cumulonimbus et tomber pile-poil dans notre assiette de cul béni.

Telle est dans son essence une des premières prises de conscience, l'autoconscience. Pour être francs, réveillons-nous ensemble d'un profond sommeil qui n'a pas d'existence. Que nos pieds soient à nouveau en relation avec l'écorce terrestre. Certes, vérifions que nous ne dormons pas tout bonnement dans une literie qui nous connaît si bien.

Voici une attitude d'être et d'influence qui a fait ses preuves dans l'histoire : il suffit qu'un homme debout s'éveille pour que déjà deux autres s'apprêtent à exister différemment. Autrement dit, ils seront capables de monter des réveils, et des hommes au loin les entendront sonner. Tout le monde ne pourra pas répondre à l'appel tant le révoir est plein à craquer d'hommes qui ont perdu le monde ou qui s'obstinent dans la pratique de dominer leurs confrères. Suite à quoi, ne perdons pas notre temps à expliquer pourquoi un intellectuel a une tête de cul de pauvre car celui-ci ne le comprendra jamais.

Sortir de ses certitudes, donc de ses fragmentations serait déjà un premier pas. Se mettre au travail en groupe un second et le troisième serait celui d'intéresser l'« être de la vie. » Que ceux qui préfèrent une sécurité psychique en fait irréaliste se rassurent,

le révoir a besoin lui aussi de nourriture pour son métabolisme à compter les salaires. D'ailleurs cela tombe bien, le mandarin ne supporte pas la solitude.

Grand problème de ce début du troisième millénaire, nous perdons ce témoignage de notre « être ». Nous ne savons même plus prendre le temps pour adresser un vrai bonjour et bien que nous le sachions, nous persistons à jouer au plus fou. La conséquence inévitable de cet état de fait, c'est qu'un grand nombre de personnes se contente de systèmes sans âme qui ne mettent plus l'individu en relation avec le réel. Cela leur paraît plus simple et facile à gérer de prime abord, de se contenter d'un dodo et de steaks de bœuf.

Seulement, voilà, tout système qui ne prend pas en compte, ni les processus ni les développements de l'individualisation sur un plan spirituel, mènera tôt ou tard à l'effondrement de celui-ci. Tel sera le défi de l'avenir, sauvegarder la réalité spirituelle du genre humain. Tout le monde sera de nouveau dans l'obligation de s'arrêter et de s'exclamer : « Purée, j'existe, c'est donc vrai ! ».

De grâce, réapprenons à lever et à tourner la tête afin que le sens de la vie et notre intelligence accordent à nouveau leurs violons. Les « êtres différents » servent les hommes dits normaux, mais ceux-ci doivent absolument retourner à l'intention de servir l'organisme social avant que celui-ci ne soit complètement chosifié.

Les subventions, même réduites en lingots d'or font tourner un moteur, mais elles ne conduisent pas le vaisseau. Il nous faudra de toute façon faire le travail tout comme frère Pestalozzi l'a fait. L'argent des subventions à l'état de gaz peut s'enflammer à tout moment alors qu'un travail uni avec des buts communs pour un Renouveau Social, restera à jamais gravé dans la mémoire du temps. Puisse-t-on dire un jour que nous avons essayé...

## De la crise au déclin

Parmi les travailleurs et les travailleuses, nombreux sont ceux qui ont compris la nécessité de présenter à l'organisme social de nouveaux et beaux habits pour couvrir sa réalité.

Notre système social a une peau, un conditionnement, et parfois, sur cette peau devenue enflammée, des boutons, des plaques apparaissent soudain, parce qu'il y a un problème ardent de relation. C'est un tout, il n'y a pas de volonté pure sans que la vie s'en mêle. Comment peut-on dire à celle dont nous tirons tous nos origines : « Cela ne te regarde pas, va t'en... tu seras séparée de ta création. » Est-ce vraiment possible d'isoler la vie de la vie ?

Pourtant, c'est ce qui se passe avec tous ces critères de formatage, couleur noir de soutane qui imposent progressivement une répression aux minorités. Les administrations ne sont-elles pas en train de construire autour de la vie sociale, un monde virtuel qui voudrait nous contraindre à voir une technologie de qualification et de quantification qui serait un autre nous-mêmes.

J'ai beau regarder le mandarin face à face et sans crainte, cela ne marche pas. J'ai beau mimer les attitudes du maître-sot et celles de son cousin le naïf carriériste, idem. Je ne suis pas un objet, je suis homme debout. Je n'en doute même pas et je n'ai aucun besoin de garde-fou pour m'en assurer. Dans un calme total, je continue d'entendre les roulements de l'Atlantique, les mouettes de Bretagne, les goélands de l'île de Ré. Je vois les voiliers naviguer au large des côtes irlandaises, les enfants jouer sur les plages et des parents conter des fabliaux.

L'idéologie du mandarin voudrait nous plonger en ces temps obscurs où les paysans ne seraient plus liés à la terre qu'ils cultivent. Peine perdue, l'homme ne pourra pas y vivre ni s'y adapter pour la simple raison qu'il ne pourra pas être étranger à l'homme. La technoscience ne le reflètera jamais, elle finira par s'aveugler elle-même.

L'histoire ne nous a-t-elle pas clairement montré ce qui résulte de tous ces systèmes de grands juristes qui tentent d'extirper la vie intérieure de l'homme. Hélas ! serait-ce toujours le même homme, la même histoire d'apprentis sorciers qui, comme une mécanique incomparable se répète à longueur de siècles ?

L'homme est lié à l'étendue de sa vie et à sa mentalité, une fois ce lien brisé et souillé, nous retomberons dans les abysses, et, sans liberté, sans initiative, nous atrophierons l'amour. Nous irons jusqu'à perdre en nous la perception même de l'amour. Tous les fantômes de la décadence sont déjà à nos portes avec un support technologique incapable de faire des bilans et des rétrospectives. Je vous laisse comprendre par vous-mêmes ce que cela peut signifier.

## Soi-même

Encore une question amère : existe-t-il un embourgeoisement dans la profession du travailleur social, qui s'élabore, s'endort et abêtit les consciences ? Si oui, nous ne pourrons jamais donner une image saine de notre humanité aux « êtres différents ». Et qu'est-ce qu'une humanité, si nous ne plongeons pas dedans corps et âme ?

Cela s'appelle aussi jonglerie avec d'insignifiantes connaissances matérialistes. Du même coup, un ciel fumant voudrait ramener tout le monde à la prescription des initiatives et à la perte de toute transcendance. Quand tout se ressemblera comme deux gouttes d'eau à coup de miroir, il n'y aura plus de pluie. La dialectique de l'histoire disparaîtra sous des masques de chair. L'homme au cerveau tic-tac fera son apparition.

Ce qui donne à penser que nous avons du travail à faire si nous voulons jouer au jeu tridimensionnel de la vie. Vu l'état des choses, ce n'est plus seulement une profession qui est touchée mais le métier de l'homme debout. L'homme moderne est sous l'emprise totale de son désœuvrement, c'est pourquoi nous devons redevenir les maîtres des moissons. Nos promesses et nos vœux sont destinés à la réalisation de quelque chose que l'homme peut vivre en lui-même et transmettre aux enfants de ses enfants. Quand les rideaux se lèveront, l'engagement spirituel mettra en scène d'autres décors dans toute cette comédie humaine, et c'est là, que j'invite chacun, dans la société de son temps.

Difficile de féliciter ce qui se passe à notre époque bien que la beauté de la vie respire partout. La technoscience n'est ni un génie de l'avenir ni une marque d'évolution. Elle transporte sans nul doute la reconfiguration de systèmes passés en tant que possesseurs du bien et du beau. Tout comme l'ont fait jadis les poètes, les peintres, les sculpteurs et les artistes de toutes les époques, nous avons la responsabilité de donner forme à quelque chose qui se joint à notre humanité et que portent naturellement en eux les « êtres différents ».

Ce qui vaut le mieux encore de nos jours, c'est de savoir que chacun de nous est poète, sculpteur, peintre, artiste et « être différent », avec l'intelligence de son cœur. De cette intelligence naissent l'amour et les travaux nobles. En puisant à la source de la vie, nous rendrons la vie, malgré la présence des mandarins qui seront sur notre route et qui veulent subsumer l'être individuel sous le même toit, en une seule espèce.

Ceux qui sont formés en substance ne sont jamais la substance même. N'oublions pas qu'une science exacte est toujours vide de son contenu. Prenez une photocopie de votre état civil ou un classeur à normes écrit par les justifiés des nouvelles technosciences matérialistes, ainsi qu'une simple allumette. Ensuite, faites craquer l'allumette puis allumez pour puiser dans cette flamme de nouvelles intentions spirituelles. N'est-ce pas beau la couleur du feu. Ce qui servait de support à une autre existence n'est plus là. Existez-vous encore après cet acte ?

## Se relier

Si lié que l'homme soit à ses pensées, à ce qu'il tient pour élan de vérité, seul, il n'aura aucun impact sur son environnement. Aussi loin qu'il veuille aller, il aura toujours besoin d'un autre homme pour avancer, pour partager ce qu'il sait, ressent et aime. Exigences sociales et spirituelles en tous temps, les notions de travail commun et d'approfondissement. Il ne me paraît pas que ce soit là du temps perdu, mais une hygiène de vie mentale pour les établissements. Pensez, je vous prie, que l'Inde s'est libérée des colons anglais par une syllabe magique : non. Cependant, le plus difficile ensuite est de ne pas faire aux autres ce que le tyran a fait subir.

L'intention est la voix même des âmes et des choses parce qu'elle se trouve précisément dans la nature et au-delà des simples phénomènes physiques. Le « non » du peuple et le « oui » de la vie, quand ils sont unis s'appellent aussi : *Renouveau Social*. Pour le moment, le non est au fond des océans, mais il fait des bulles et peut remonter à tout moment. La vie veille à cet instant intime.

Il est vrai qu'ici, en Occident, l'homme peut mourir de ses médicaments, de son individualité sans ressemblance avec de tant de choses qui lui sont étrangères. Il meurt rarement de sa maladie puisqu'il s'en est isolé selon les mêmes principes que j'ai tenté de décrire dans ce livre. Est-il possible d'être un étranger à soi-même ?

N'est pas un magicien qui veut, jusqu'à ce qu'une voix intérieure s'éveille et dise soudain : « Le merveilleux existe. »

Devenons-ce magicien et cessons de l'agencer dans un ordre du jour qui sous des traits de tout va bien, ne représente plus la vie esthétique de chacun des membres de l'institut. Cela m'apparaît déjà comme une intention à la hauteur de bien des germes.

## S'unir

Notre économie ne se comprend plus elle-même, des idéologues véhiculent des théories du passé venues du monde froid des industries. Telle est la situation, cela rend notre environnement bottelé en grange avec la difficulté de savoir quelle substance a été fauchée. C'est un constat commun à chacun, il est nécessaire que dans chaque lieu de vie où se construit une vie sociale que des groupes se forment pour réfléchir à cette question sociale. Nous devons comprendre l'échafaudage de cette technoscience pour intégrer véritablement que nous ne sommes pas des vis et des écrous.

A la clef, nous y gagnerons des échanges, des valeurs, une nouvelle conscience de travail, des partages, des propositions nouvelles, de vraies rencontres, de la fraternité, de l'espoir... Le travail en réseau peut permettre un premier retour positif et conséquent en qualité de recherche pour les classes dirigeantes de notre département.

Ceci, non pour accuser et blâmer des règles juridico-statiques par un zèle de mécontentement, mais pour présenter des voies constructives et devenir ainsi intégralement un partenaire visible.

Dans le fond, les gens du terrain seraient les mieux placés pour faire aussi noble travail. Ce qui n'existe pas encore peut se réaliser si nous allons à la rencontre de nos inspirations. Cela dépend de notre volonté de nous libérer de ce passé qui nous colle sous les pieds. Nos instituts foisonnent de compétences et

d'individualités extraordinaires, nous n'avons rien à craindre de ce côté-là.

L'apport d'un acte de conscience appelle à la liberté, toujours dans l'impermanence et la responsabilité, rien ne saurait le retenir à part les tentacules de nos manques.

En suivant le cours naturel de ces dernières décennies, il sera aisé d'expliquer intelligemment ce qui est pénalisant pour les structures, nuisible pour les mentalités et inconfortable à la vie de toutes sortes de résidents, avec comme conséquence d'influer négativement sur la qualité des prises en charge, des prestations et des soins. Soyons certains que la vie reconnaîtra notre appel parce qu'il aura le goût d'une poésie nouvelle. Toutes nos énergies rassemblées, nous mettrons fin à ce que nous subissons et si nous sommes assez pénétrants, nous irons bien au-delà des conflits réalisés et programmés sous de nouveaux masques.

Eh bien, tant que des étoiles brilleront, la vie ne laissera pas tomber les enfants du peuple. Les fruits viennent tôt ou tard dès que les hommes luttent contre les fanatismes, les perversions, les inégalités et la servitude. Tous les cris de la vie intérieure seront entendus. Nous pouvons mener cette lutte avec une grande fraîcheur de conscience d'où des actes libres en appelleront des milliers d'autres. Ces initiatives rassembleront alors de toutes les tours et appelleront ce qui au loin était fragmenté.

Frère Zola, rendait nos consciences attentives en disant si justement : « Voyez-vous, ce que font ces gens est mal, oui c'est vrai, mais vous, vous les laissez faire, et ça, c'est encore plus mal. »

## D'un voyage partagé

Après tout, ce voyage de vie vers quelque chose d'autre, ne vaut-il pas la peine que nous nous y intéressions de plus près, chacun dans la voie même où nous sommes appelés. Si des abus intellectuels d'une grande stérilité nous indignent parce qu'ils font du voyage de la vie un négoce et une marchandise, il nous faudra aller bien plus loin que des manifestations de rue, et cela aussi souvent que les tares intellectuelles voudront remplir du vide. ... Un vide de vie dans lequel tout déjà existe... Mais alors pourquoi toujours le remplir me direz-vous ?

On peut rêver à un voyage de justice sans tribunal, à une vérité sans doctrine, à un simple partage avec ce qui est, à quelques réformes plus justes, d'un peu plus de fraternité et d'amour. Alors, tant qu'on a un souffle de vie, cela vaut largement l'effort de passer sur cette route de la conscience et de répondre : « présent au présent ».

... Pour ma part, qu'ils tentent de me couper les ailes si cela leur chante. D'un esprit libre, je continuerai à voler... Tirez chasseur d'oiseaux, tirez, je continuerai de croire que quand la vie et l'homme s'écoutent et s'appellent, tout amour redevient possible à nouveau...

Il y a des choses que l'on peut changer et d'autres que l'on ne peut pas changer.

Est-ce un mystère social ou un secret d'homme incapable du moindre mensonge ? Comment le savoir si nous n'osons pas défier l'impossible ? Dès lors, si intelligents que nous soyons à l'intérieur de notre solitude extrême rien ne changera sans rassemblement. Peut-être est-ce l'entreprise la plus difficile pour nous autres : celle de briser l'écran opaque qui nous sépare de notre première réalité : être. N'est-ce point avec cette démarche courageuse que nous pouvons nous transformer à notre tour en humanité, en rejoignant ainsi une cause commune à chaque être humain. On l'appellera de tout notre coeur cette humanité... elle nous répondra au-delà des montagnes... et aucune science matérialiste si avérée qu'elle veuille le paraître ne saura empêcher cet évènement.

## L'homme debout à la place de l'homme sans visage

Quelle humiliation pour un homme que de perdre sa dignité et aussi la reconnaissance de la valeur de son travail ! Il ne faudra pas trop s'étonner si celui-ci devient à son tour un « être indifférent » si nous ne nous réveillons pas. Qu'il soit handicapé ou pas, normal ou anormal, le problème de l'homme et la question sociale nous adressent des messages que nous ne pouvons plus ignorer. Nous ne pouvons plus appréhender la vie sociale avec un savoir qui nous vient du passé et qui nous tient dans sa dépendance. Le temps des oppositions, des comparaisons et des classifications sera de toute façon un jour complètement aboli, car nous avançons à la rencontre de l'évolution. C'est un coquelicot d'une grande qualité d'esprit, qui au bord d'un champ de blé m'a enseigné cela, après que je lui aie demandé pourquoi il existait.

Avant le réchauffement préfabriqué de la planète vers lequel on voudrait que nous pointions les yeux, le cœur et la tête, il y a des hommes. N'est-ce point debout que nous voulons les voir en réalité ? Tant que l'un d'eux restera couché, isolé ici et là, un combat se mènera et durera jusqu'au prochain matin de lumière.

Voyons un exemple d'intention commune : si chaque réseau adresse au département social des propositions, une requête demandant une réforme saine et intelligente, les dossiers ne passeront plus sous silence mais dans les consciences.

Tout le monde l'a bien compris dans notre réalité de chaque jour, les qualités de l'âme humaine ne peuvent pas s'exprimer et s'estimer uniquement par une voie de jurisprudence assimilable

à une répartition budgétaire. Seulement, le concevoir avec sa tête d'eau ne suffit plus. Ce n'est plus à l'Orient de rencontrer l'Occident mais à chacun de nous de devenir, à la fois l'un et l'autre. Au milieu coule un homme qui ne meurt jamais... nous serons celui-là, tous ensemble...

Pour conclure ce chapitre, voici chers lecteurs cette pensée de frère Goethe.

*« Jusqu'à ce qu'un être se soit engagé, il y a de l'hésitation, la possibilité de se retirer, toujours de l'inefficacité concernant tous les actes d'initiation et de création.*

*Il y a une vérité élémentaire dont l'ignorance tue les idées innombrables et les plans splendides : Au moment où un être s'engage définitivement la Providence bouge aussi. Toutes sortes de choses arrivent pour aider qui, autrement, jamais ne se seraient produites. Tout un courant d'évènements issus de cette décision s'élève en sa faveur sous la forme d'incidents fortuits, de rencontres, d'assistance suprasensible qu'aucun Homme n'aurait pu rêver de trouver sur sa route.*

*Quoi que vous puissiez faire ou rêver, commencez-le. L'audace contient du génie, de la puissance, de la magie. Commencez-le maintenant. »*

Avant de passer le flambeau à mes confrères, j'aimerais exprimer mes vifs remerciements du fond du cœur, à Balthazar, Madame Jeanmonod Marie-Madeleine et Eric Vaucher pour leur soutien moral et la grandeur de leur présence, ainsi qu'à Monsieur Olivier Grand, Monsieur Serge Dubois et Monsieur Jean-Claude Hucher, au travers desquels j'ai pu exercer une action inspiratrice et de laquelle a pu naître une pensée que rien ne saurait réduire aujourd'hui à néant. Et bien entendu, à vous, très cher lecteur...





## Chapitre IV

### Penser global, agir collectivement et avec intelligence\*

**L**a contribution qui suit n'est pas centrée sur l'être différent. Elle n'est pas non plus centrée sur l'institution. Il s'agit plutôt d'une tentative de compréhension du contexte dans lequel nous évoluons et de ses incidences sur l'organisation des institutions, sur le travail des intervenants sociaux et finalement sur les personnes qui vivent au sein de ses institutions. L'idée est la suivante : pour réussir à avoir prise sur ce que nous vivons professionnellement, il est nécessaire de saisir certains des mécanismes qui opèrent aujourd'hui. Sans cette tentative, nous risquons de rester dans un sentiment d'impuissance face aux nombreuses pressions de tout ordre. La question est, comment peut-on agir en prenant en compte les personnes avec lesquelles nous travaillons tout en donnant sens à nos actions.

---

\* Chapitre rédigé par Olivier Grand, «AvenirSocial».

## Un monde en continuel changement

Si nous ne voulons pas être les spectateurs passifs de nos existences et contribuer à ce que les personnes avec lesquelles nous travaillons puissent elles aussi y parvenir ou du moins s'en rapprocher, nous devrions pouvoir offrir un cadre dans lequel nous nous sentons nous-mêmes à l'aise. Pour y parvenir, la première étape pourrait consister à mieux comprendre le contexte macro-social dans lequel nous sommes amenés à exercer notre métier. Il s'agit ici modestement d'en esquisser les contours pour mieux percevoir les enjeux contextuels desquels nous sommes forcément dépendants. Cela fait, nous pourrions mieux percevoir quels sont nos parts de responsabilités et ce sur quoi, nous pouvons avoir prise. Les lignes qui suivent, très succinctement, reflètent un point de vue qui pose quelques bases à partir desquelles nous pourrions agir.

### **Que se passe-t-il ?**

Je vois divers éléments qui ont fondamentalement changé notre société et les rapports sociaux. Il est évident que ces changements ont pris du temps et n'ont pas pris forme en un jour comme les divers progrès au XIX<sup>e</sup> siècle dans la pensée et dans les sciences. Ces progrès ont permis l'avènement de l'industrialisation et des améliorations très nettes dans le domaine de la santé (baisse de la mortalité infantile et augmentation de l'espérance de vie). A l'industrialisation, nous pouvons associer un nouveau rapport au monde (plus grande indépendance vis-à-vis des phénomènes naturels), des modifications dans l'architecture au travers de

l'urbanisation et du travail. Par exemple, le travail en usine a modifié les rapports entre humains et entre générations au sein de la famille. Ceci ne fut pas sans incidences sur les solidarités naturelles. Ces progrès se sont faits à partir des Lumières avec la volonté d'un affranchissement des cadres normatifs préexistants. Les notions d'individuation et d'émancipation de l'individu sont émises et les souffrances du peuple sont largement dépeintes par des écrivains comme Zola, Balzac, Dostoïevski, etc. Cette période de changements a engendré de nombreux conflits sociaux et la naissance de mouvements syndicaux.

Des éléments cités ci-dessus, je relèverais trois facteurs majeurs à l'origine des mutations que nous allions vivre au XX<sup>e</sup> siècle: progrès des sciences; révolutions industrielles; émergence de l'individu. Ces progrès nous ont mené *post* : post-modernisme (Jean-François Lyotard), post-industrialisme, post-fordisme, etc. Les sciences ont perdu leur pouvoir de définir des vérités univoques. Ulrich Beck, dans *La société du risque* (1986)<sup>1</sup> développe admirablement ce phénomène. Il n'y a plus désormais une vérité, mais des vérités capables de se contredire les unes vis-à-vis des autres. De fait, nous vivons en plein relativisme moral, chacun portant sa propre vérité. Cette pluralité n'aurait pas atteint le degré auquel elle se trouve aujourd'hui si elle n'avait pas été dynamisée par la troisième révolution industrielle qui s'est manifestée par:

- l'explosion des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC),
- le développement très net des réseaux à travers le monde (aéronautiques, informatiques, etc.),
- la baisse des prix des transports au travers de tous ces canaux de communications.

A cela s'ajoute le progrès permanent des sciences qui nous situe désormais dans l'univers de la complexité, non que notre monde soit plus complexe qu'auparavant, mais nous avons des outils sans cesse meilleurs pour mieux appréhender le monde dans sa complexité. Par exemple, nous savons aujourd'hui qu'il n'y a pas un facteur responsable de tel ou tel phénomène. C'est un ensemble de facteurs, de coïncidences qui convergent dans un espace temps donné et qui induisent telle ou telle situation. C'est-à-dire que pour réguler un processus quelconque, une institution, un système, un Etat, de nombreux facteurs entrent en compte et des réponses singulières ne peuvent suffire.

Les nouvelles technologies, couplées avec la consommation de masse et l'individualisme issus du capitalisme post-industriel, nous désorientent et les valeurs de justice, de solidarité, de liberté, d'égalité telles que nous les avons conçues ces cinquante dernières années se voient fortement mises à mal. Nous subissons l'hégémonie de l'économie et de la rationalité. Dès lors, nous évoquons la perte du sens symbolique dans un univers où le paradigme seul de la croissance est roi. Seuls prédomineraient le sens du profit, l'asservissement des humains aux processus de productions et de reproductions capitalistes. Influencés par une conception de la vie strictement matérialiste, pour réguler et avoir prise sur les phénomènes sociaux et économiques, le seul moyen que nous avons trouvé passe par la gestion et l'organisation : gestion de la pauvreté, city management, managed care, case management, disability management, etc. Forts de ce postulat, rares sont celles et ceux qui osent poser la question du *pourquoi* qui reviendrait à chercher les causes multidimensionnelles des effets que nous observons. Dans notre champ d'activité, nous ne répondons plus qu'à une seule question : *comment*. Comment réduire la violence chez les

jeunes; comment gérer 150 dossiers par assistant social; comment accueillir un enfant avec de sévères déficiences mentales dans une structure d'accueil extra-scolaire, comment faire plus avec moins ?

### **Que nous arrive-t-il ?**

Si nous pouvons percevoir l'enracinement de notre système de sécurité sociale dans le XIX<sup>e</sup> siècle, c'est principalement dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle qu'il se développe. En effet, les politiques sociales ont évolué en fonction d'un cadre historique, social et économique plus favorable après la deuxième guerre mondiale.

Par politique sociale, nous pouvons entendre les devoirs de la société à l'égard des plus faibles de ses membres<sup>2</sup> et la répartition des richesses avec l'idée sous-jacente de justice sociale issue de la Révolution française, de la démocratie et des Droits humains. Je préciserais encore qu'une répartition des richesses est évidemment liée à la production des richesses, ce avec quoi, notre société d'aujourd'hui n'est pas en crise.

Dans notre contexte politique suisse, dire que les mécanismes de freins à l'endettement – en l'occurrence votés par le peuple – tant fédéraux que cantonaux ont des conséquences sur les prestations sociales et les conditions de travail des professionnel-le-s de l'action sociale relève d'un truisme. Les prestations des assurances sociales sont dépendantes, en majeure partie des financements publics. Comme elles grèvent une partie importante des dépenses de l'Etat et que les besoins sont en augmentation constante, il n'est pas surprenant de voir le monde politique se pencher sur le problème. Celui-ci demande des comptes. La tendance actuelle est d'exiger une réduction et un contrôle de ces dépenses puisque les recettes ne permettent pas de couvrir les déficits des finances

publiques. Corrélativement, les politiques fiscales jouent un rôle prépondérant. Les divers courants politiques ne partagent pas un même avis sur la question et le débat se joue dans les rapports de force traditionnels, les uns dénonçant la politique des caisses vides, les autres arguant du besoin d'encourager les initiatives privées. En tous les cas, les exigences de maîtrise des coûts, de rationalisation et d'efficacité ont été posées de manière plus accrues dès les années nonante et sont véhiculées par l'ensemble des décideurs dans la gestion des services publics.

### **Et les travailleurs sociaux dans tout ça ?**

Ces divers phénomènes ne sont pas sans conséquences sur les institutions socio-éducatives à qui on demande de réformer leur mode d'organisation. Ce contexte est favorable au sentiment de manque de reconnaissance, problème lancinant qui pèse sur nos métiers. Toutes ces pressions ne renforcent pas la sérénité sur les lieux de travail. Les problèmes de ce type ont toujours existé. Il serait trop facile de les imputer à la situation actuelle mais peut-être sont-ils plus pénibles à gérer en période de crise. Peut-être se déclenchent-ils plus vite ? La peur de perdre son emploi ne facilite pas la communication et renforce une compétitivité au sein des équipes. A cela s'ajoute une réforme de la formation professionnelle qui est vue par certains comme une source de concurrences possibles entre personnes formées à différents niveaux.

## De la pensée à l'action<sup>3</sup>

De la prise de conscience de ces enjeux, il reste à savoir comment agir avec éthique, discernement et efficacité. Pour cela, peut-être pouvons-nous nous appuyer sur des principes édictés par la Fédération internationale du travail social (FITS) qui définit le travail social comme suit:

« Les professions d'assistant social ou de travailleur social cherchent à promouvoir le changement social, la résolution des problèmes dans le contexte des relations humaines et la capacité (empowerment) et la libération des personnes afin d'améliorer le bien-être général. Grâce à l'utilisation des théories du comportement et des systèmes sociaux, le travail social intervient au point de rencontre entre les personnes et leur environnement. Les principes des droits humains et de la justice sociale sont fondamentaux pour la profession. »<sup>4</sup>

Nous retiendrons que les travailleurs sociaux ont des engagements vis-à-vis de la société, ce qui est par ailleurs repris par le Code de déontologie d'AvenirSocial : « Les professionnels du travail social coopèrent à l'élimination des inégalités sociales et développent des solutions en conséquence. » (Art. 12, al. 1). A cela nous pouvons distinguer les niveaux d'interventions dans lesquels les travailleurs sociaux sont engagés. Les tâches des travailleurs sociaux s'exercent au niveau individuel (micro-social), « dans le cadre de groupes et de collectivités (niveau méso-social) » et « au niveau de la société dans son ensemble » (niveau macro-social)<sup>5</sup>.

De ces textes, en tant que travailleurs sociaux, nous retiendrons le rôle important que nous avons à jouer dans le lien quotidien que nous avons avec les personnes avec lesquelles nous travaillons. Dans l'interpersonnel de la relation d'aide, nous visons, quelque soient les populations, à encourager une meilleure autonomie. Les cadres de ce travail sont portés par les valeurs des droits humains. Le *Respect de la dignité humaine* ne peut rester creux, nous devons tout mettre en œuvre et lutter sans cesse pour que ce principe soit respecté. Si nous avons une responsabilité dans son application au niveau micro-social, force est de constater que d'autres logiques font pression sur nos institutions. Nous avons une déontologie qui nous invite à agir avec plus d'efficacité dans la sphère publique, là est notre principal point faible. L'indignation individuelle n'a pas d'effet si elle n'est pas dirigée dans des actions collectives qui peuvent prendre des formes différentes et qui visent un effet sur la population et la classe politique. C'est là que le monde associatif peut jouer un rôle important, pour peu qu'on veuille bien lui donner de l'importance. La nature humaine étant ce qu'elle est, de nombreuses situations démontrent la difficulté du passage d'observateur à celui de militant. Nous ne pourrions que souhaiter que ces lieux soient mieux investis. A mon sens, seules les actions collectives intelligentes et réfléchies, jouées hors des quatre murs de nos institutions peuvent avoir un impact sur notre contexte politique.

En résumé, osons plus d'actions à un niveau méso et macro-social. Cela demande effort. Nous devons passer de la pensée à l'action, et à l'action collective intelligente, constructive et engagée. Ce n'est que dans une communauté large d'intérêts que nous réussirons à vivre en plénitude et à la permettre pour

nos publics, qui au travers de leurs manifestations diverses de mal-être, ne révèlent finalement que les symptômes de nos propres dysfonctionnements.

<sup>1</sup> Beck Ulrich, “La société du risque; Sur la voie d’une autre modernité”, Flammarion, 2001, p. 337 à 398.

<sup>2</sup> En préambule de la Constitution fédérale, il est écrit: «Sachant que seul est libre qui use de sa liberté et que la force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membre.»

<sup>3</sup> Ce sous-titre est emprunté de l’ouvrage de Brian K. Murphy: “Dela pensée à l’action. La personne au cœur du changement social”, écosociété, Montréal, 2001.

<sup>4</sup> <http://www.ifsw.org>.

<sup>5</sup> Profil des professionnel-le-s du travail social, AvenirSocial.





## Chapitre V

### L'éducation spécialisée n'est pas industrialisable\*

**L**e terme de handicap, contre lequel Bocampe s'élève avec force à propos de la situation des personnes présentant une déficience physique ou intellectuelle, est symbolique de la confusion endémique à laquelle les travailleurs de l'éducation spécialisée, y compris les maîtres socioprofessionnels des ateliers protégés, ont à faire face dans l'exercice de leur métier. Celui-ci est pourtant appelé à se socialiser avec détermination en fonction de l'évolution de la société.

---

\* Serge Dubois, secrétaire du SIVT, syndicat interprofessionnel vaudois des travailleuses et travailleurs de Vevey, en Suisse (Le SIVT est affilié à la Fédération syndicale SUD Service public).

« Handicap » a été emprunté complètement à contresens au domaine du sport, notamment aux courses de chevaux, où il désigne le désavantage imposé aux concurrents les plus forts afin d'égaliser les chances de victoire. Commode parce qu'il est court et facile à mémoriser cet anglicisme incongru et trompeur a fortement contribué à généraliser, sous l'emprise biomédicale encore et malheureusement prédominante, le stigmate qui bannit de la vie sociale les personnes présentant ces genres de déficience. « Handicap » devrait être proscrit de la terminologie législative et professionnelle.

Considérant ces déficiences comme un mal incurable contre lequel il n'y a d'autre solution que d'assurer à ses victimes une existence à l'abri des tourbillons de la vie moderne la routine biomédicale a également contribué à couper les institutions spécialisées du reste du monde.

L'idée relativement récente que les difficultés éprouvées leur vie durant par ces personnes sont dues à ce qu'il est convenu d'appeler les barrières environnementales fait lentement son chemin. Il ne s'agit pas d'un problème de santé mais en priorité d'un problème social. Or, ces barrières sont multiples, à commencer par la stigmatisation de la part des proches. Elles s'étendent à tous les domaines de la vie en institution, de la configuration asilaire jusqu'à l'émancipation très relative par le travail en atelier protégé, beaucoup plus rarement en milieu ouvert.

La prise de conscience progressive de l'importance capitale de l'environnement dans les difficultés relatives aux déficiences physiques et surtout intellectuelles fait évoluer le métier d'éducateur spécialisé de l'approche biomédicale vers une approche véritablement sociale. Celle-ci reste cependant très hésitante,

et disparate selon les diverses institutions du secteur, et même freinée par l'indifférence des hautes sphères politiques.

Cette approche sociale encore toute récente est maintenant mise en péril par la nouvelle donne managériale totalitaire, qui, prônant la qualité des prestations aux personnes atteintes de ces déficiences, en compromet irrémédiablement la démarche en la liant de façon restrictive au subventionnement. Plus grave encore, ce management dit hypermoderne est en train de dénaturer le métier d'éducateur spécialisé.

D'artisan du social, créateur de liens sociaux qu'il devrait être, l'éducateur spécialisé, sous l'effet de la division et de la spécialisation du travail avec l'unique souci de réduction des coûts, voit sa liberté d'action rétrécie comme peau de chagrin au profit d'une bureaucratie hiérarchique pondueuse de normes et de standards. De plus en plus l'éducateur spécialisé est assujéti à des comportements stéréotypés, qui sont autant d'atteintes à sa personnalité, et qui annihilent tout pouvoir et toute envie de création, alors qu'apparaît un urgent besoin de rénovation sociale.

Il est grand temps que les institutions spécialisées fassent leur mutation, et comprennent que leur tâche essentielle n'est pas la protection mêlée de surprotection de leurs usagers, mais leur émancipation. Elles devraient être des lieux résolument tournés vers l'apprentissage et la formation, où les usagers apprennent, en étant aidés, à faire un maximum par eux-mêmes, à agir sur leur propre vie, à s'affirmer en milieu ouvert, à se faire reconnaître en premier lieu par leurs proches, et à participer effectivement à la vie sociale. Les voies sont multiples mais insuffisamment explorées, notamment en ce qui concerne le travail : bien sûr le travail, mais orienté vers l'acquisition de compétences nouvelles, enrichi de formation, de reconnaissance des compétences

acquises, d'activités artisanales nouvelles, ou encore d'activités de service ; recherche systématique d'emplois en milieu ouvert ; création d'entités autogérées par les usagers. Mais aussi la pratique des sports, même de haut niveau, ou l'ouverture des institutions à des artistes disposés à enseigner leur art.

Il serait surprenant que l'initiative de cette immense mutation vienne de dirigeants d'institutions confits dans leurs certitudes gestionnaires ou de technocrates de l'administration publique. D'ailleurs les artisans créateurs de liens sociaux sont déjà sur place : vous les éducateurs spécialisés ! Rassemblez-vous et prenez les choses en main, refusez le non sens de la division du travail social, refusez d'être dépossédés de votre métier, de votre expérience durement acquise, et faites respecter votre statut de généralistes ! Soyez des artisans créateurs du renouveau social, et que ce renouveau dont la société a tant besoin commence dans vos institutions !



## Chapitre VI

### Pour une éducation sociale citoyenne\*

*« Mon ambition, mon utopie consiste à penser que cette vulnérabilité que nous renvoie la personne en situation de handicap nous constitue en profondeur, ou, si l'on veut, inconsciemment, et que par conséquent elle est partageable. Cet humanisme-là serait-il la « révolution culturelle » avec laquelle pourrait se construire la démocratie de proximité dont a besoin l'ère post-moderne ? »*

Julia Kristeva, *« Liberté, égalité, fraternité et... vulnérabilité »*, *La haine et le pardon*, Fayard, 2005, p. 96.

---

\* Article rédigé en avril 2008 par Jean-Claude Hucher, Directeur de l'école supérieure en éducation sociale, Lausanne.

Le génie propre à l'ère post-moderne ne consistera-t-il pas à créer des formes d'insertion sociale dans lesquelles les personnes différentes, par leur vulnérabilité même, seront le vecteur d'une prise de conscience des valeurs fondamentales qui font l'humain, partant, d'une amélioration du lien social? Celles et ceux qui sont devenus ce qu'ils sont par l'accompagnement des travailleurs du social, ces femmes et ces hommes dits en situation de handicap ou de vie difficile, ces adolescents en ruptures, ces enfants blessés, que nous "prenons en charge" certes, ceux-là ne nous enseignent-ils pas en retour le poids, la profondeur et la valeur de la vie?

Comme les équilibres naturels ont été mis à mal par les excès de *l'homo faber, economicus et consumans*, que de là se constituent la conscience et les usages écologiques pour un développement durable; comme les équilibres psychiques sont mis en péril par des pratiques addictives dues à la consommation d'univers virtuels, que de là est en train de se façonner une écopsychologie, sensée ressourcer l'humain dans son lien matriciel à lui-même et à la nature; de même, de pratiques sociales égoïstes, formalistes ou débridées, entraînant la détérioration du lien social, ne devra t-il pas émerger une écopsociologie, apte à penser, puis actualiser les conditions nécessaires au *savoir vivre ensemble* (Rapport Delors), apprentissage basique nécessaire à la recomposition du lien social?

Saurons-nous, conformément aux vues et aux vœux de Julia Kristeva<sup>1</sup>, associer à cette recomposition les ‘personnes différentes’ par et dans leur rôle citoyen, réaliser avec elles et par elles une forme de *démocratie de proximité*, la *vulnérabilité des uns* pouvant devenir *facteur de progrès social et moral pour tous*.

Ceci marquerait le changement de paradigme d’une *éducation spécialisée*, qui consacrait ses efforts à l’intégration des personnes exclues, à celui d’une *éducation sociale* incluant l’amélioration du *tissu social*, partant de la société civile.

Si « *la reconnaissance des handicapés comme sujets politiques est l’œuvre des Lumières (Lettre sur les aveugles à l’usage de ceux qui voient, Diderot, 1749)* », ce n’est que dans les années septante du vingtième siècle que les Etats démocratiques modernes ont « affirmé leur responsabilité nationale, en engageant la part sociale dans la condition des handicapés, et en ouvrant la voix à des rééducations différenciées ». « La nouvelle approche du handicap, dans les textes internationaux, associe les paramètres individuels (déficiences) et sociaux (désavantages), et ne considère pas les handicapés comme des “objets de soins”, mais comme des *sujets émergents* ; d’où la terminologie “personnes en situation de handicap” qui a l’avantage d’indiquer que le handicap est le résultat d’une déficience *et* d’une réponse sociale, autrement dit d’une “situation” faite aux handicapés par l’accueil qui leur est réservé par la société »<sup>2</sup>.

A l’image du génie technique qui fait preuve d’une inventivité formidable pour déployer une technologie respectueuse de l’environnement, le génie social ne devra-

t-il pas faire preuve d'une créativité inédite pour susciter des pratiques sociales favorables au développement de l'humain.

Pour cela, les habiletés traditionnelles en éducation sociale ne suffisent pas. Des méthodologies émergentes de formation seront nécessaires pour développer des habiletés nouvelles:

- Le développement d'une anthropologie holistique et humaniste, pour susciter un regard averti sur la nature humaine ;

- l'apprentissage par problème, pour susciter chez les professionnel-le-s un esprit de recherche, actif et autonome ;

- la démarche transdisciplinaire, pour la refondation d'un humanisme moderne ;

- l'utilisation d'une philosophie pratique et d'une éthique sensible, spécifiques aux métiers de l'humain, pour prioriser la subjectivation de la personne et l'autonomie dans la réciprocité ;

- des espaces d'animation, des ateliers d'improvisation pour favoriser l'apprentissage de la créativité sociale ;

- la réflexion partagée sur l'actualité sociale sous forme de forums d'échange, pour associer écoute active et regards pluriels ;

- l'affinement du sens esthétique pour l'aménagement d'une qualité de vie ;

- des pratiques artistiques pour la culture de l'intelligence émotionnelle et de la compétence réflexive ;

- la participation à des débats publics ou des actions sociales menées par les pouvoirs publics afin d'apercevoir sur

le terrain les politiques sociales dans leur logique et leurs limites.

De telles pratiques de formation devraient promouvoir un ré-enchantement du monde, facteur de re-motivation pour les victimes du mal-vivre. Dans un monde soumis, par quatre siècles de scientisme matérialiste, à la toute puissance de la technique et de l'économique dans une logique de la pensée unique, il importe de développer des lignes de force qualitatives plurielles chez les professionnelles qui auront à œuvrer à la réfection du lien social, par là du tissu social, jusqu'à « la refondation du pacte démocratique par la connaissance et la reconnaissance de la fragilité d'autrui plutôt que son excellence »<sup>3</sup>.

Ainsi s'ouvrirait une nouvelle phase de l'histoire de la prise en considération par les Etats démocratiques des personnes en situation de vulnérabilité ; après une phase d'intégration *intra muros* au sein d'institutions financées par l'Etat (par l'Assurance invalidité de la première heure en Suisse qui a doté ce pays d'un des meilleurs systèmes d'assistance), après l'ère de l'intégration, pour des raisons combinées d'ordre économique et sociétal (pratique qui doit reconnaître aujourd'hui ses succès et ses limites), la troisième phase ne serait plus celle de l'intégration à sens unique, basée sur la compassion, la solidarité, et la reconnaissance de la dignité humaine, mais celle d'une *intégration réciproque*, basée sur le *partage*, en respect à *l'identité citoyenne* des personnes *différentes*. Partage « fondé sur un discours laïc nouveau, capable de parler vrai de mal-être, ou de manque à être, tout en le conduisant non pas vers

*l'intégration* (terme qui comporte un déni de la souffrance et une précipitation vers la normalisation), mais vers une *interaction* entre les citoyens en situation de handicap et ceux qui ne le sont pas. C'est d'une *démocratie du partage* qu'il s'agit, consistant à :

- personnaliser l'accompagnement des personnes en situation de handicap ;
- désinsulariser le handicap ;
- changer le regard ».<sup>4</sup>

Apprendre ainsi à partager, « prendre part à la particularité par-delà la séparation que nous imposent nos destins »<sup>5</sup>, pour apprendre à vivre ensemble, dans l'enrichissement mutuel.

Des *jeunes en révolte*, en rupture, en suicide, révélateurs du mal-vivre dans un système social largement basé sur « le *beate vivere* tout de suite et ici-bas, la jouissance, la performance et la facilité »<sup>6</sup>, ou bien sur la compétitivité issue d'un darwinisme social : apprendre à cultiver les liens individuels, à valoriser la richesse des liens intergénérationnels.

Des *jeunes en dépendance*, en lutte pour *survivre avec, plonger définitivement* ou *en ressortir*, apprendre le formidable attrait des paradis artificiels et des gouffres amers, la descente aux enfers et la remontée possible, au prix de souffrances terribles et d'efforts inouïs : apprendre d'eux la *quête humaine* vers d'autres réalités et d'autres valeurs que le bien-être matériel et conventionnel.

Des personnes devant vivre avec des *troubles psychiques*, apprendre que la gestion du quotidien passe par l'appartenance à un réseau pluriel, cohérent et bienveillant, tissé des pairs, des parents, des amis, des professionnels : apprendre la réalité de l'*homo démens* côtoyant l'*homo sapiens*,

la *part créatrice* qui peut surgir d'une bonne interaction de ces deux instances antagonistes de la nature humaine.

Des personnes vivant avec un *handicap mental*, à l'apparence physique stigmatisée, aux états de conscience « extra-ordinaires » : apprendre les visages possibles de l'*humanité* et de son *authenticité*, les *habiletés étranges* et les *fulgurances* qui peuvent émerger des défaillances.

Des êtres *polytraumatisés*, physiques ou neurologiques, qui ont dû exercer l'acceptation de la limitation et son dépassement, le long chemin de la réhabilitation : apprendre, de ces athlètes de l'existence, les capacités de *courage* et de *résilience*.

Apprendre à *apercevoir l'être*, à *réhabiliter le sujet* dans le corps déficient ; apprendre de chacun l'*unicité de la personne humaine*, la *singularité* de son *histoire* ; apprendre à revisiter, à relativiser et à revaloriser la sienne propre en retour.

Apprendre à dépasser la banalité de la vie facile, à apprécier à sa juste valeur l'existence *quand tout va bien*. Apprendre d'eux et avec eux à gérer les crises de la vie, les accidents de parcours, l'ordre de gravité des événements. Apprendre à être et à devenir soi au quotidien ; apprendre ensemble à retrouver le goût de la vie, la saveur du moment partagé, la plénitude de *l'être-là*.

De ceux-là qui ouvrent en nous une « *blessure identitaire narcissique* », dont la réalité « nous inflige une menace de *mort physique ou psychique*, la peur de l'effondrement et, au-delà, l'angoisse de voir exploser les *frontières de l'espèce humaine* elle-même »<sup>7</sup>, apprendre, par « le respect de la vulnérabilité impartageable », à « vaincre la plus incommensurable des peurs », à la « transformer en attention, en patience, en solidarité susceptible d'affiner son être au monde »<sup>8</sup>. Apprendre

à affronter le « *manque à être* essentiel à la condition humaine », à le transformer en « renaissance spirituelle du sujet, qu'elle soit limitée ou surprenante », « en recommencement permanent de soi, de l'autre, du lien ».

Bref ré-apprendre, par une « citoyenneté partagée avec les plus fragiles », le bonheur ; non pas le bonheur artificiel, mais un bonheur en condition humaine, unique, universelle, partagée.

*« Un autre destin se profile à l'orée de ce troisième millénaire, qui exige un humanisme plus complexe pour éviter une nouvelle barbarie adossée à la technique »... « la laïcité ne résistera pas au choc des religions sans cet humanisme complexifié, capable de lui donner la chance d'une meilleure vie, d'un projet de vie, d'un sens de vie. L'accompagnement des personnes handicapées en fait partie, peut-être même lui donne-t-elle une chance inouïe, une chance sans précédent. »<sup>9</sup>*

*... « Et si c'était la face intime de la politique du handicap ? »*

<sup>1</sup> Julia Kristeva est écrivain et psychanalyste, professeur à l'institut universitaire de France ; elle fut chargée de mission par Jacques Chirac auprès des personnes en situation de handicap. Elle est présidente du Conseil national « Handicap: sensibiliser, informer, former ». Elle est la première lauréate du prix Holberg, créé en 2004, par le gouvernement norvégien, pour honorer les sciences humaines.

<sup>2</sup> Julia Kristeva, « Liberté, égalité, fraternité et... vulnérabilité », *La honte et le pardon*, Fayard, 2005, p. 106, 107.

<sup>3</sup> Julia Kristeva, *Lettre ouverte au président de la République sur les citoyens en situation de handicap, à l'usage de ceux qui ne le sont pas*, Fayard, 2003.

<sup>4</sup> Julia Kristeva, « *Laïcité : des « valeurs » aux limites de la vie* », *La haine et le pardon*, Fayard, 2005, p. 92, 93.

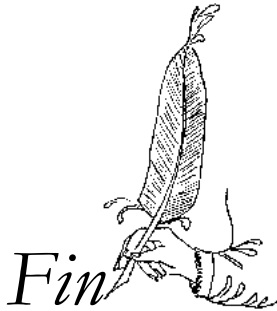
<sup>5</sup> Julia Kristeva, « *Liberté, égalité, fraternité et... vulnérabilité* », *La haine et le pardon*, Fayard, 2005, p. 116.

<sup>6</sup> Julia Kristeva, « *Laïcité : des « valeurs » aux limites de la vie* », *La haine et le pardon*, Fayard, 2005, p. 92.

<sup>7</sup> Julia Kristeva, « *Liberté, égalité, fraternité et... vulnérabilité* », *La haine et le pardon*, Fayard, 2005, p. 95.

<sup>8</sup> Julia Kristeva, « *Liberté, égalité, fraternité et... vulnérabilité* », *La haine et le pardon*, Fayard, 2005, p. 117.

<sup>9</sup> Julia Kristeva, « *Laïcité : des « valeurs » aux limites de la vie* », *La haine et le pardon*, Fayard, 2005, p. 93.





## Liste des lieux de formations du domaine social\*

Ecoles professionnelles formant des assistantes  
socio-éducatives et assistants socio-éducatifs

CEFOPS

Route de Sonvilier 3 — 2610 St-Imier (BE)

Ecole professionnelle de la Santé et du Social

Route de Grangeneuve 31 — 1725 Posieux (FR)

Centre de Formation des professions santé-social Cefops

Avenue de la Roseraie 25 — 1205 Genève (GE)

Division santé-social-arts

Faubourg des Capucins 2 — 2800 Delémont (JU)

Centre Pierre-Coullery

Rue de la Prévoyance 80-82 — CP 2303 La Chaux-De-Fonds (NE)

Gymnase de Chamblandes

Avenue des Désertes 29, CP 175 — 1009 Pully (VD)

Gymnase de Morges

Avenue de Marcelin 33 — 1110 Morges 1 (VD)

CEMEF

Avenue de Marcelin 33 — 1110 Morges 1 (VD)

Gymnase du Bugnon

Rue du Bugnon 5 — 1005 Lausanne (VD)

CPNV Centre Professionnelle du Nord Vaudois

Rue Roger-de-Guimps 41 — 1401 Yverdon-les-Bains (VD)

Gymnase d'Yverdon

1401 Cheseaux-Noréaz (VD)

Ecole Professionnelle Service Communautaire

Avenue Maurice Troillet 260, CP 437 — 1951 Sion (VS)

## Ecoles supérieures

### ARPIH

Centre romand de formation sociale

Av. des Sports 20 — 1400 Yverdon-les-Bains

021 420 33 45

[www.arpnh-educ.ch](http://www.arpnh-educ.ch)

[info@arpnh-educ.ch](mailto:info@arpnh-educ.ch)

Diplôme(s) proposé(s) : Maître socioprofessionnel dipl ES ;  
Educateur social diplômé dipl. ES

Centre neuchâtelois des formations du domaine santé-social

Prévoyance 82 — 2300 La Chaux-de-Fonds

032 967 20 01 [www.centrepierre-coullery.ch](http://www.centrepierre-coullery.ch)

[centrepierre-coullery@rpn.ch](mailto:centrepierre-coullery@rpn.ch)

Diplôme(s) proposé(s) : Educateur-trice de l'enfance dipl. ES

Ecole d'éducateurs(trices) du jeune enfant

Rue Alcide-Jentzer 17 — 1205 Genève

022 388 35 20

[www.geneve.ch/Cefops\\_secretariateeje@etat.ge.ch](http://www.geneve.ch/Cefops_secretariateeje@etat.ge.ch)

Diplôme(s) proposé(s) : Educateur de l'enfance dipl. ES

Ecole supérieure en éducation sociale

Place du Tunnel 21 — 1005 Lausanne

021 320 12 03

[www.es-l.ch](http://www.es-l.ch)

[info@es-l.ch](mailto:info@es-l.ch)

Diplôme(s) proposé(s) : Educateur social diplômé dipl. ES ;  
Dipl. SozialpädagogIn HF

Haute école valaisanne, domaine Santé & Social

Gravelone 5, CP 2300 — 1950 Sion 2 Nord

027 606 42 30

[www.hevs.ch](http://www.hevs.ch) [stephanie.schalbetter@hevs.ch](mailto:stephanie.schalbetter@hevs.ch)

Diplôme(s) proposé(s) : Educateur de l'enfance dipl. ES ; Maître socioprofessionnel dipl ES

IPGL, Institut pédagogique Lausanne

Route de Chavannes 7 — 1007 Lausanne

021 625 15 26

[www.ipgl.ch](http://www.ipgl.ch)

[admin@ipgl.ch](mailto:admin@ipgl.ch)

Diplôme(s) proposé(s) : Educateur de l'enfance dipl. ES

## Hautes écoles spécialisées

### HES-SO

Haute école fribourgeoise de travail sociale

10, Rue Jean-Prouvé — 1762 Givisiez

026 429 62 00

[www.hef-ts.ch](http://www.hef-ts.ch) [secretariat@hef-ts.ch](mailto:secretariat@hef-ts.ch)

Diplôme(s) proposé(s) : Bachelor of Science HES-SO en travail social

### HES-SO

HEVs2 - Haute école santé-social Valais

Gravelone 5, CP 2300 — 1950 Sion 2 Nord

027 606 42 30

[www.hevs2.ch](http://www.hevs2.ch) [info.social@hevs.ch](mailto:info.social@hevs.ch)

Diplôme(s) proposé(s) : Bachelor of Science HES-SO en travail social ; Bachelor of Science HES-SO in Sozialer Arbeit

### HES-SO

Haute école de travail social [ies] Genève

28, Rue Prévost-Martin, CP 80 — 1211 Genève 4

022 388 95 00

[www.ies-geneve.ch](http://www.ies-geneve.ch) [anne.borgeaud@hesge.ch](mailto:anne.borgeaud@hesge.ch)

Diplôme(s) proposé(s) : Bachelor of Science HES-SO en travail social

HES-SO

Haute école de travail social et de la santé Vaud

Chemin des Abeilles 14 — 1010 Lausanne

021 651 62 00

[www.eesp.ch](http://www.eesp.ch)

[info@eesp.ch](mailto:info@eesp.ch)

Diplôme(s) proposé(s) : Bachelor of Science HES-SO en travail social

## Universités

Université de Fribourg, Département de pédagogie curative  
et spécialisée Institut de pédagogie curative - Institut für  
Heilpädagogik

Petrus-Kanisius- Gasse 21 — 1700 Fribourg

026 300 77 00, [www.unifr.ch/spedu](http://www.unifr.ch/spedu) [maria.ciarmoli@unifr.ch](mailto:maria.ciarmoli@unifr.ch)

Diplôme(s) proposé(s) : Diplom oder Lizentiat in klinischer  
Heilpädagogik und Sozialpädagogik ; Diplôme ou licence en  
pédagogie curative clinique et éducation spécialisée

Université de Lausanne Faculté des sciences sociales et  
politiques sociales, filère sciences sociales

Secrétariat du Décanat - Humense — 1015 Lausanne

021 692 31 20

[www.unil/ssp](http://www.unil/ssp)

[Marie-Christelle.Pierlot@unil.ch](mailto:Marie-Christelle.Pierlot@unil.ch)

Diplôme(s) proposé(s) : Baccalauréat universitaire ès sciences  
sociales

\* Si cette liste (état: novembre 2007) devait contenir des erreurs,  
vous pouvez en informer le site Internet de la FORs afin que les  
changements nécessaires puissent y être apportés :  
[info@fors-ortra.ch](mailto:info@fors-ortra.ch)



## Adresses utiles

### **Confédération**

Bureau fédéral de l'égalité pour les personnes handicapées  
(BFEH)

Inselgasse 1 — 3003 Berne

Téléphone : 031 322 82 36

E-mail : [ebgb@gs-edi.admin.ch](mailto:ebgb@gs-edi.admin.ch)

Site internet : [www.edi.admin.ch/ebgb](http://www.edi.admin.ch/ebgb)

Office fédéral des transports (OFT)

Personnes handicapées et mobilité

3003 Berne

Téléphone : 031 322 57 11

Mail : [info@bav.admin.ch](mailto:info@bav.admin.ch)

### **Canton de Vaud**

Département de la santé et de l'action sociale (DSAS)

Av. des Casernes 2 — 1014 Lausanne

Service de prévoyance et d'aides sociales (SPAS))

Aide aux personnes handicapées

Av. des Casernes 2 — 1014 Lausanne

Téléphone : 021 316 52 15

Inspection cantonale du travail  
Rue Caroline 11 — 1003 Lausanne  
Téléphone : 021 316 61 31

### **Lausanne**

Déléguée à l'égalité et à la qualité de vie au travail  
Rue Beau-Séjour 8 — 1003 Lausanne  
Téléphone 021 315 23 61  
Fax 021 315 20 06

Inspection du travail Lausanne (ITL)  
Rue des Terreaux 5 — 1003 Lausanne  
Téléphone : 021 315 76 80  
Fax ; 021 315 70 88

### **Associations**

Solidarité-Handicap Mental  
Rue du Maupas 49 — 1004 Lausanne  
Téléphone : 021 648 25 82  
E-mail [solodaritehandicap@hotmail.com](mailto:solodaritehandicap@hotmail.com)

Intégration Pour Tous IPT  
Parc de la Rouvraie 3 — 1018 Lausanne  
Téléphone 021 644 04 04  
Fax 021 644 04 00  
E-mail [vaud@fondation.ipt.ch](mailto:vaud@fondation.ipt.ch)

# Principales dispositions législatives et réglementaires

## **Sur le plan international**

Convention des Nations unies sur les droits des personnes handicapées

(adoptée le 13/12/2006 par l'Assemblée générale des Nations Unies mais pas encore par la Confédération helvétique)

Classification internationale du fonctionnement du handicap et de la santé (CIF)

(publiée en 2001 par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS))

## **Confédération**

Art. 8 « Egalité » al. 1 à 4 de la constitution fédérale entrée en vigueur le 1/01/2000

Loi fédérale sur l'élimination des inégalités frappant les personnes handicapées (L.Hand) du 13/12/2002 et son ordonnance d'application du 19/11/2003

Ordonnance du 12/11/2003 sur les aménagements visant à assurer l'accès des personnes handicapées aux transports publics (OTHand)

Loi fédérale du 13/12/2002 sur la formation professionnelle (LFPr) : art.3 let. c, art. 18 al. 1, art. 21 let. c,art. 55 al. 1 let. a.

Loi fédérale sur l'assurance invalidité du 19/06/2006

### **Canton de Vaud**

Loi sur les mesures d'aide et d'intégration pour personnes handicapées (LAIH) du 10/02/2004

Règlement d'application de la loi du 10/02/2004 sur les mesures d'aide et d'intégration des personnes handicapées (RLAIH) du 24/05/2006

Directives et Canevas de protocole « Institution spécialisée et mesures de contrainte » du 21/11/2005, du Département de la santé et de l'action sociale (DSAS)

## Bibliographie

### Quelques ouvrages éclairant:

- Albert Michael, *L'élan du changement : Stratégies nouvelles pour transformer la société*, Ecosociété, Montréal, 2004

Mot-clefs : Mouvements sociaux, engagements associatifs

- Benasayag Miguel, *Du contre-pouvoir*, La Découverte, 2002

Mot-clefs : Mouvements sociaux, politique, engagements associatifs

- Benasayag Miguel, *Abécédaire de l'engagement*, Bayard, 2004

Mot-clefs : Mouvements sociaux, politique, engagements associatifs

- Castel Robert, *L'insécurité sociale, Qu'est-ce qu'un être protégé?* éd. La république des idées et le Seuil, 2003

Mot-clefs : Politiques sociales, mécanismes et enjeux sociétaux

- Beck Ulrich, *La société du risque; Sur la voie d'une autre modernité*, Flammarion, 2001

Mot-clefs : Sociologie, politique

- Gaberan Philippe, *De l'engagement en éducation*, érès, 1998

Mot-clef : Travail social, éducateur social, agir professionnel

- Gaberan Philippe, Patrick Perrard, *Moniteur éducateur, Un professionnel au quotidien*, érès, 2004

Mot-clef : Clefs de compréhension sur la formation professionnelle, France

- Gärtner Ludwig et Flückiger Yves, *Problèmes de l'Etat social: causes, fondements et perspectives*, Verlag, Rüeggli, 2006

Mot-clef : Résultat synthétique d'un Programme national de recherche sur l'Etat social, politiques sociales

- George Susan, *Un autre monde est possible si...*, Fayard, 2004

Mot-clefs : Mouvements sociaux, politique, engagements associatifs

- Gogel d'Allondans Thierry, *Anthropo-logiques d'un travailleur social*, Téraèdre, 2003

Mot-clef : Travail social, éducateur social, agir professionnel

- Ion Jacques (dir.), *Le travail social en débat(s)*, La Découverte, 2005

Mot-clef : Travail social, agir professionnel, enjeux d'une profession

- Karsz Saül, *Pourquoi le travail social? Définition, figures, clinique*, Dunod, 2004

Mot-clef : Travail social, agir professionnel, enjeux d'une profession

-Ladsous Jacques, *L'action sociale aujourd'hui*, érès, 2004

Mot-clef : Travail social, éducateur social, agir professionnel

-Moati Philippe, *Nouvelle économie, nouvelles exclusions?* l'aube, 2003

Mot-clefs : Politiques sociales, mécanismes et enjeux sociétaux

-Textes recueillis par M. Modak et J-P. Tabin, *Penser le social*, Cahiers de l'eesp, 2007

Mot-clefs : Politiques sociales, mécanismes et enjeux sociétaux

-Rossini Stéphane, *Au nom de la solidarité*, L'aire, Vevey, 2007

Mot-clefs : Politiques sociales, mécanismes et enjeux sociétaux

-Weber Philippe, *L'intervention du travailleur social*, Chronique sociale, Lyon, 2008

Mot-clef : Travail social, agir professionnel, enjeux d'une profession



## *Sommaire*

Critique – Une œuvre, par Régis Nivelles .....	11
<b>Chapitre I : Au cœur de tout homme, un handicap .....</b>	<b>23</b>
Du mental à la raison.....	23
« L'être différent ».....	32
La différence n'appartient à personne.....	37
Brise marine et boussole.....	41
Le remède est uniquement dans le cœur de l'homme.....	46
De la froideur des solutions.....	49
« Cette île est à moi », affirme la mentalité.....	55
Au milieu coule un passé de l'homme.....	58
Le sens de la vie dans le sens de la vie des autres.....	60
Grainetier social.....	61
Gravitation et constellation.....	63
<b>Chapitre II : Balade dans le tronc institutionnel, non par la route des psaumes mais par le chemin des crêtes .....</b>	<b>65</b>
Les responsables .....	66
Compère et copinage .....	70
Iceberg et titanic .....	74

Allumettes et compétences .....	77
Le vent et l'oiseau .....	78
Tabourets et réunions .....	81
L'art oublié .....	84
Grilles horaires, chronologie d'une pensée morte .....	87
D'un partenaire invisible .....	91
Hébergement/atelier, courte distance et grands problèmes .....	95
La biographie de l'institut et celle du travailleur .....	98
Le soleil se lève, les anciens sont tous là .....	100
La formation, printemps de l'âme .....	102
Reconnaissance et fragment .....	105
L'arrêt maladie .....	107
Couple, parent et conflit de loyauté .....	108
Les brouilles .....	109
<b>Chapitre III : En quête d'une cohésion sociale .....</b>	<b>113</b>
Autoconscience .....	120
De la crise du déclin .....	122
Soi-même .....	124
Serelier .....	126
S'unir .....	128
D'un voyage partagé .....	130
Il y a des choses que l'on peut changer et celles que l'on ne peut pas changer .....	131
L'homme debout à la place de l'homme sans visage .....	132
<b>Chapitre IV : Penser global, agir collectivement et avec intelligence .....</b>	<b>135</b>
Un monde en continueol changement .....	136
De la pensée à l'action .....	141

<b>Chapitre V : L'éducation spécialisée n'est pas industrialiable .....</b>	<b>145</b>
<b>Chapitre VI : Pour une éducation sociale citoyenne .....</b>	<b>149</b>
<b>Liste des lieux de formations du domaine social .....</b>	<b>159</b>
<b>Adresses utiles .....</b>	<b>167</b>
<b>Principales dispositions législatives et réglementaires ...</b>	<b>169</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>171</b>
<b>Sommaire .....</b>	<b>175</b>



## INFORMATION POUR LE LECTEUR

*Celles et ceux qui voudraient s'exprimer sur cet ouvrage peuvent le faire librement à l'adresse ci-dessous. Une personne prendra le temps nécessaire pour vous lire et vous répondre, dans la mesure de ses possibilités.*

### Courrier des lecteurs

Les Editions de L'ESCARBOUCLE à Yverdon,

Case postale 894, 1401 Yverdon-les-Bains

SUISSE

[www.escarboucle.ch](http://www.escarboucle.ch)

**Bocampe**, libre penseur comme il aime se définir, est né en France dans les Cévennes.

Issu d'un milieu modeste et en contact avec un vieux berger, il apprendra très jeune le travail de la pierre sèche. Dès lors, cette passion ne le quittera plus. Ses pérégrinations de bâtisseur dans le sud de la France le conduiront en Suisse où il suivra une formation de socio-thérapeute en 1988.

En relation avec la personne adulte porteuse d'un handicap, depuis 16 années, il est responsable d'un atelier de céramique et de pierre sèche à Yverdon-les-Bains. Aujourd'hui, à travers cette collection, il souhaite partager avec le lecteur ses pensées par amour pour la littérature.